LA CHAIR TANGIBLE DE L'INFINI

L'ASTRE-DIEU

TEXTE ET DESSINS

DE

ADINA

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
G. REVEL, ÉDITEUR
81, RUE DAREAU, PARIS

M CM XVII

L'ASTRE-DIEU

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays
y compris la Suède et la Norvège.

LA CHAIR TANGIBLE DE L'INFINI

L'ASTRE-DIEU

TEXTE ET DESSINS

DE

ADINA

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
G. REVEL, ÉDITEUR
81, RUE DAREAU, PARIS

M CM XVII

À Madame Mary W. Dina.

INTRODUCTION

En tout temps, les poètes ont chanté les féeries et les splendeurs des espaces célestes, dont les beautés portaient l'émoi en leurs âmes.

Parfois, le lever ou le coucher du soleil faisait vibrer leur lyre. Parfois, ils s'adressaient plus directement à une planète favorite :

La Lampe du ciel pend du sombre azur
Par la chaîne d'or des étoiles vives

Elle baigne, emplit l'horizon sans fin
De l'enchantement de sa clarté calme ;
Elle argenté l'ombre au fond du ravin,
Et, perlant les nids posés sur la palme,
Qui dorment, légers, leur sommeil divin,
De l'enchantement de sa clarté calme
Elle baigne, emplit l'horizon sans fin.

Dans le doux abîme, ô Lune, où tu plonges,
Es-tu le soleil des morts bienheureux,
Le blanc paradis où s'en vont leurs songes ?
Ô monde muet, épanchant sur eux
De beaux rêves faits de meilleurs mensonges,
Es-tu le soleil des morts bienheureux,
Dans le doux abîme, ô Lune, où tu plonges (I),

(I) Leconte de Lisle – La Lampe du Ciel.

Les bergers et les marins, les voyageurs et les savants ont tous été attentifs à cette illumination éternelle des espaces sidéraux.

Les pasteurs, parce que les constellations, en cheminant dans le firmament obscurci, les aidaient à rompre la monotonie de leurs veilles et leur fournissaient de précieux renseignements météorologiques.

Par exemple :

La Lune rousse, présage de sécheresse.

Les Étoiles paraissant s'être rapprochées de la Terre et plus brillantes que de coutume, signe de pluie.

Le Soleil ramenant, par son lever, le labeur quotidien, et dont les ombres projetées par les corps exposés à sa lumière indiquent les heures, etc.

Les marins et les voyageurs trouvaient par l'emplacement des Étoiles, la direction qu'ils devaient prendre pour arriver au but.

Les astrologues lisaient l'avenir des humains dans leurs différentes conjonctions. Et les simples mortels, eux, se contentaient d'aimer la nuit toute étincelante de lumières, non parce que cela leur semblait utile, mais parce que cela était beau.

Cet amour de ce qui brille est tout à fait instinctif.

La profusion des luminaires, les rampes de feu dans les illuminations des fêtes publiques, nous font éprouver des sensations de joie. Le vol des lampyres et des fulgores, la phosphorescence des animalcules de la mer nous émerveillent.

Dans les contrées où l'éclairage se borne en une toute petite poterie faisant office de veilleuse, comme chez les peuplades de l'Hymalaya chinois, où j'ai voyagé, l'usage d'une lampe à pétrole, d'un pouvoir éclairant de cinquante bougies, attirait bientôt dans la chambre où elle était placée, toute la population du village où nous campions. La joie et les rires ne cessaient de régner, tant que la lampe brillait. À peine était-elle éteinte, que chacun se hâtait de regagner son logis.

Les animaux éprouvent le même enthousiasme pour tout ce qui est lumineux. En outre du classique papil-

lon,tous les insectes, les serpents, les quadrupèdes, même féroces, ressentent une violente attraction pour la lumière et même le feu.

J'ai pu m'assurer par moi-même que la présence d'un brasier n'effraie guère les hôtes redoutables des contrées coloniales. Ils semblent s'amuser à en regarder les flammes capricieuses, qu'ils savent sans danger pour eux, et dont ils discernent fort bien la différence, avec le terrible incendie des prairies. S'ils ne s'approchent pas davantage du foyer des voyageurs, et aiment à rester dans la zone non éclairée, c'est par simple prudence. Ils n'aiment pas à être vus des hommes, dont ils connaissent les mauvais instincts.

Le monde des étoiles nous subjugue encore par son problème scientifique. Son étude, en amenant des découvertes nouvelles, nous a donné des conceptions de cosmogonie, toutes différentes de celles des âges passés.

Le système de Ptolémée n'est plus qu'une curiosité historique. La Terre, centre du monde, a été rejetée au niveau inférieur de petit satellite du Soleil. Elle n'est plus plate comme une crêpe, ni ronde comme une boule. C'est un corps bossué, tourmenté.

Le Ciel lui-même s'est transformé.

Du bloc de cristal teint en azur, sur lequel une divinité bienveillante avait cloué des étoiles, pour charmer nos regards et aussi pour nous séparer du Paradis, il ne reste plus rien.

Ainsi passent les croyances les plus solidement établies, et pour lesquelles des hommes sont morts avec joie.

Aujourd'hui, les espaces célestes ne nous livrent encore qu'une bien faible partie de leurs secrets. Plus tard, sans doute, des savants, ayant édifié des systèmes différents des nôtres, se riront de nos conceptions. On ne peut être, hélas ! D'une autre époque que la sienne, et ces hommes de l'avenir seront aussi, un jour, taxés de naïveté et d'ignorance par leurs descendants.

La faillite des fictions anciennes n'a, d'ailleurs, rien ôté à la poésie du Ciel. Elle s'est agrandie du rêve de l'infini, basé sur des certitudes mathématiques.

Le naturaliste Fabre s'exprime ainsi dans son poème des *Nombres* :

Nombre régulateur des effets et des causes,
Qui donne le comment et le pourquoi des choses,
Que me veux-tu, nombre imposant ?
De son divin cerveau l'Éternel Géomètre
Pour pondérer le monde, un jour te fit-il naître ?
Irrésistible, tout puissant ?
. . . . . .

Es-tu de l'Univers, es-tu la clef de voûte,
Nombre qui, dans l'Éther leur décrivant la route,
Des astres ramène le cours ?
Qui guide les soleils dans leurs orbes profondes,
Et dont le vide sait équilibrer les mondes
Par de réciproques amours ?
. . . . . .

Le Ciel nous offre un spectacle d'idéale beauté, tel que les flammes de la couronne solaire. Nous y contemplons l'apparition de nouvelles étoiles, dont la mort nous échappe, afin de nous cacher ce qu'il peut y avoir de douloureux dans la vieillesse et l'agonie de ce qui fut un monde de magnificences.

L'Astronomie, comme toutes les sciences, a ses détracteurs et ses fanatiques, lesquels ne s'accordent guère entre eux. Car le monde des savants est comme celui des artistes, animé de convictions ardentes.

Les uns, avec une sorte de frénésie, essaient d'arracher à cette science le voile dont elle recouvre son mystère, et qui n'est tissé que par notre ignorance.

Les autres tentent de la disséquer comme un cadavre livré à leur scalpel.

D'autres encore l'interrogent avec amour.

L'idole, lointaine et toute proche à la fois, se plait à désespérer ses adorateurs ou à faire luire en leurs âmes une étoile nouvelle. Alors, comme « Elle » nous est chère et douce ! Cet ouvrage n'est pas un livre d'astronomie où se trouvent cataloguées et bien soigneusement expliquées les merveilles célestes. Des astronomes éminemment savants

se sont employés avec succès à l'étude et à la publication de livres très érudits.

Les uns, comme M. Flammarion, ont cherché à mettre les grands problèmes cosmiques à la portée de tous.

D'autres, comme MM. H. Poincaré ou Arrhénius, sont demeurés dans le domaine de la science pure, en abordant les hypothèses nouvelles.

Je n'ai pas l'ambition de bouleverser le monde par des découvertes ou des théories neuves. Les vérités de demain, que j'expose simplement, sont étayées, autant que possible, des travaux de nos plus illustres savants modernes, et aussi par les données des grandes écoles du passé, dont les enseignements ont été ensevelis dans la gangue de l'ignorance et l'ombre des temps écoulé.

Pour éviter des frais d'impression, qui mettraient mon ouvrage à un prix trop élevé, j'ai divisé mon travail en plusieurs parties.

La première comprend, en outre des bases générales nécessaires à l'ouvrage complet, la théorie solaire : l'Astre-Dieu.

La seconde partie développera l'hypothèse céleste, en atteignant les mystères de l'Infini.

La troisième sera consacrée au mystère des planètes.

Je commence par établir ici quelques postulats nécessaires. À savoir :

Le mystère est le résultat de notre ignorance.

En science, il n'y a pas de sacrilège.

Les astres sont des concentrations d'énergies manifestées en phases différentes.

Il ne peut rien exister en dehors de l'Infini, dont le mot lui-même exprime qu'il est sans forme en ayant toutes les formes, qu'il est sans fin, sans commencement, sans milieu, exempt de haut et de bas.

Il est nécessaire de dire qu'il n'est abordé, en cet ouvrage, aucune discussion sur les questions métaphysiques, pouvant se rapporter à l'Infini.

Ces questions doivent être traitées à part afin de n'entraîner aucune obscurité dans les théories mises en étude.

Plus tard, s'il y a lieu, je développerai le sujet de l'âme et de l'intelligence de l' « Infini ». La voix des symboles du passé. Les merveilles de la pierre cubique et d'autres problèmes aussi intéressants, pour lesquels les hommes se sont toujours passionnés.

L'ASTRE-DIEU

CHAPITRE PREMIER

DES ATOMES

Au point de vue de nos connaissances actuelles, l'atome est à la base de toute manifestation physique, comme l'éther est au terme de toutes nos recherches.

Les atomes furent connus par les philosophes des temps anciens, tels qu'Anaxagore, Démocrite, Lucrèce, etc., lesquels discutèrent à leur sujet avec autant de véhémence que nos savants modernes.

Ils furent ensuite fort contestés et même niés.

Les partisans de la génération spontanée, gênés dans leurs théories par l'existence de ces petits corps, en firent des points mathématiques, lesquels, comme chacun sait, n'ayant aucune dimension, ne peuvent engendrer de formes matérielles et se trouvèrent ainsi annulés, ce qui leur ôtait la possibilité d'obstruer leurs dogmes.

Quelques écoles se basèrent sur l'existence des atomes pour établir le principe de l'indestructibilité de la matière.

M. Lebon et des physiciens de nos jours veulent, au contraire, la mort de ces atomes, pour en arriver au néant final.

Il faut reconnaître que ces discussions passionnées, et les opinions de nos plus illustres savants, n'ont pas le don d'émouvoir le monde atomique, lequel, comme toutes les forces de la nature, se contente d'être, sans égard pour les convictions des hommes.

Quant à moi, il me suffit de savoir, pour l'instant, qu'il existe.

L'atome est-il composé de corpuscules encore plus petits ? Cela est probable. Déjà, nous prévoyons que le noyau central doit avoir un autre noyau.

« La molécule de la molécule », disait Edgar Poë.

Les atomes sont d'adorables petits corps. Ils ont une personnalité, une sensibilité exquise.

Pour un rien, les voici tout émus.

La chaleur les dilate, le froid les contracte.

Pour une vibration, ils changent leur orientation. Pour une différence de milieu ou de pression, ils se mélangent à d'autres familles d'atomes. Ils sont doués d'une force extrême, font éclater les pierres, rompre les aciers, désagrègent les corps les plus durs, etc.

On peut dire d'eux que ce sont des travailleurs infatigables, ne connaissant de repos ni jour ni nuit. Ils sont toujours en mouvement, agissants et actifs.

Mais, en compensation de ces vertus, ils ont de bien vilains défauts.

Ils éprouvent, pour certaines catégories d'entre eux, une répulsion invincible. Tel un Kchattreja Hindou pour un pauvre paria. Qu'y a-t-il de plus répugnant que cette affreuse grimace que se font ces deux atomes, mis en présence, et dont nous empruntons l'image aux travaux de M. Lebon, au sujet des atomes de pôles de noms semblables (fig. 1) ?

Nous voyons, en effet, les deux atomes contracter leurs rayons et les rejeter en arrière.

Fig. 1.

Un extrême égoïsme les pousse à ne jamais fusionner. Dans les mélanges les plus intimes, chacun garde sa personnalité. Pas de communion, une fière intégrité. On voisine aimablement ; on s'associe pour former un cristal, une vapeur ; mais on reste soi. Cet entêtement, l'atome le garde même envers un autre atome, d'un pôle de nom contraire, pour lequel il éprouve la plus violente passion, comme en témoigne la figure 2.

Fig. 2.

Ces deux atomes se tendent littéralement, non pas les bras, mais leur rayonnement, et cela sans la moindre hypocrisie ou feinte pudeur.

Ce sentiment est appelé, par nous, affinité et non amour, afin de ne pas abaisser la nature humaine à celle des corps, laquelle nature nous est, paraît-il, inférieure.

Eh bien ! malgré la tendresse que ces petits corps éprouvent les uns pour les autres, ils ne se mélangent jamais. La théorie des âmes sœurs leur est absolument inconnue.

Cette personnalité leur permet des divorces fréquents, ce qui nous donne une fâcheuse opinion de leur caractère.

Après un si doux embrassement, le moindre remous, la plus petite occasion, et les deux atomes se séparent aussitôt, et s'empressent, sans doute pour oublier, de brûler de nouveaux feux et de voler vers de nouveaux objets.

Comme il faut être indulgent pour autrui, nous devons attribuer cette horrible inconstance à leur nature essentiellement mobile, ce qui doit lui donner des habitudes changeantes.

Ces défauts atomiques nous consolent un peu des nôtres, en pensant que nous ne sommes pas seuls dans nos erreurs.

Les atomes ont même un goût dépravé pour ceux d'espèce différente. Plus leurs propriétés sont dissemblables, plus ils s'unissent avec force.

Ils sont de genre neutre.

Physiquement, les atomes sont délicieusement jolis. Ils sont, en général, de forme sphéroïde, transparents, lumineux.

Dans ce petit globe, s'agite tout un monde.

Fig. 3.

Il possède un noyau a peu près central, doué d'un intense mouvement gyroscopique. Puis des particules tournant autour de ce noyau au travers de l'espace formé par sa sphère. Tout son ensemble donne l'impression exacte d'un univers solaire (fig. 3).

On a dénommé les petits grains qui circulent dans l'intérieur de l'atome. Ils s'appellent électrons et ions. Ils ont des pôles électriques bien déterminés.

Selon leur famille, les atomes sont de poids et de dimensions variables. Ainsi, un corps lourd, comme l'uranium, exige 2.600 quintillions d'atomes pour un gramme de matière, et l'hydrogène, 625 sextillions d'atomes pour un gramme de gaz.

L'immensité de ces chiffres ne donne déjà plus de quantités appréciables pour notre pensée. Mais ils ne sont rien en comparaison des dimensions infinitésimales qu'il faut atteindre pour obtenir un espace.

En effet, on compte en millième de micron :

Pour l'hydrogène, 0,13 μ.

Pour l'oxygène, 0,23 μ, etc.

Les savants ont pris pour coutume de disséquer les atomes, afin de leur arracher leurs secrets.

Rien n'est épargné à ces victimes de la férocité humaine. On les traite par le feu, par le froid.

Ils sont électrocutés, compressés, noyés.

Tout est bon pour cette vivisection d'un genre spécial.

Ainsi persécutés, ces malheureux petits corps abandonnent leurs grains, lesquels, arrachés à leur labeur accoutumé et lancés au loin par la force centrifuge, parcourent avec désespoir les espaces environnants.

Se trouvant livrés sans voile, aux regards curieux, leur pudeur justement offensée leur donne une sauvage énergie.

Ils attirent à eux les particules gazeuses flottantes dans les vides interatomiques, afin de s'en tisser un vêtement, et n'hésitent pas à dérober même des parties de matière aux atomes environnants, afin de se former un nouvel être.

Ces pirates s'appellent des ions négatifs.

Dans la partie non dissoute, mais blessée d'un atome torturé, reste un électron neuf, nommé positif, lequel s'empresse de guérir la plaie produite par la désertion des ions négatifs, en glanant des débris de corpuscules errants dans l'atmosphère.

Si, par méchanceté, le savant, occupé à disséquer un atome, plonge les électrons dans un récipient vide d'air, ces électrons ne pouvant s'accaparer des particules de leurs voisins, se mettent à tourner avec une rapidité vertigineuse et cherchent, par tous les moyens possibles, à échapper à leur prison, afin de pouvoir retrouver, au dehors, les éléments qui leur manquent pour reconstituer leur globule.

Ils essaient, avec un vrai désespoir, de passer au travers des parois du vase qui les enferme, en se choquant contre elles.

Les électrons positifs, ayant conservé les débris de leur atome, se consolent avec ces souvenirs et semblent s'acclimater plus volontiers dans le vide.

Par leur caractère impétueux, prompt à la désertion, les ions négatifs se prêtent facilement aux expériences des chercheurs, alors que les positifs, doués de malice et de placidité, se cantonnent avec opiniâtreté dans leur enveloppe de matière, et refusent absolument de s'en séparer.

Quelle belle occasion de philosopher sur les deux sexes.

L'un impulsif et prompt aux résolutions extrêmes ; l'autre prosaïque, casanier et prudent.

Pendant un certain temps, la mode qui sévit avec autant de rigueur dans les choses scientifiques que dans les chiffons féminins, admettait que ces particules étaient les véhicules des forces électriques. Car, actuellement, tout est à l'électricité, comme tout fut à la vapeur. Mais, des cas très embarrassants ayant été observés, et les critiques des partisans des points mathématiques et tourbillonnaires ayant attaqué le rempart électrique avec autant de talent que les électriciens en mettent à le défendre, la cause est restée en suspens.

Sans l'intermédiaire des savants, les atomes adultes ayant engendré, en surproduction intérieure, des électrons négatifs, les expulsent brutalement de leurs sphères ; Ce qui ne modifie en rien ni leurs formes ni leurs êtres.

Ces électrons sont-ils des gêneurs, des exilés, de grands coupables ? Nous ne sommes pas encore dans leurs confidences de famille.

Les répudiés, fort vexés de ce procédé sans cœur, se hâtent de cacher leur honte par une fuite vertigineuse.

Pleins de rancune, ils se refusent aux séductions des particules matérielles qu'ils rencontrent dans leur trajet. Ce mépris provient aussi de ce que la force de propulsion qui les précipite au travers de l'espace, ne leur permet pas, vu leur vitesse, d'agglomérer ces poussières. Mépris ou nécessité, les électrons solitaires illuminent les champs qu'ils parcourent de leurs rayonnements.

Peut-être que d'autres, non encore bien observés, forment, au contraire, comme les ions persécutés par les physiciens, d'autres jeunes atomes, et servent ainsi de germes générateurs.

Les atomes ont des principes de civilisation et de sociabilité. Ils aiment à se grouper en famille (fig. 4). Ils créent alors des corps physiques, c'est-à-dire visibles pour nous ; ou s'ils sont, ou moins condensés, ou en phases différentes, ils échappent à nos regards.

Fig. 4.

Ils sont à la base de toutes les formes et emplissent tout l'infini. Ils sont l'atmosphère, le Soleil, la Lune, l'Étoile lointaine, la nébuleuse et l'espace intra-stellaire. Ils sont le rocher, l'eau, le végétal, nos os, notre cerveau.

Je suis absolument ravie de savoir que mon « moi » est composé d'une infinité de petits soleils, lesquels brillent, s'agitent, se détestent et s'adorent.

De vrais drames se déroulent en mon être. Roméo et Juliette roucoulent sous mes ongles.

Des frères ennemis se tournent littéralement le dos, auprès de ma colonne vertébrale. Si j'use d'un peu de bonne volonté, j'ai l'éblouissante illusion de voir mon « moi » paré des plus belles constellations célestes, ou de leur similaire, bonheur que Danaé ignora.

Sur mon épaule, Orion courbe sa taille étroite. Dans l'un de mes pieds, l'Hydre, peut-être, déroule ses plis tortueux.

N'est-ce pas de quoi acquérir de la superbe ?

Mais, la nature égalitaire, horrible socialiste, ignorant le supérieur de l'inférieur, ma dignité d'être humain, placé

en un rang spécial, a doté ma poêle à frire et le chat de ma concierge d'une même profusion d'étoiles.

Dans le métal de ce vil ustensile de cuisine, le Lion étale son point d'interrogation, pendant qu'Aldebaran illumine l'œil malin du matou.

Quelle amère leçon de modestie ! Il y a vraiment de quoi être dégoûté des grandeurs !

Combien était-il sage ce législateur Égyptien ; le premier Hermès, de nous dire :

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour former les merveilles de la chose unique. »

Aujourd'hui, malgré toutes les discussions, l'existence des atomes est devenue un postulatum.

Nous savons qu'ils naissent de l'Éther, ou plutôt qu'ils se manifestent dans cette partie de matière impondérable encore pour nous, que l'on appelle Éther.

Nous savons qu'ils meurent physiquement en laissant après eux, pendant un moment, une petite poussière nébuleuse, dernier vestige de leur fragile personnalité.

Ils ne perdent pas tous l'existence par suite de caducité, car ils sont sujets, comme les hommes, à subir des catastrophes terminant brusquement leur cycle vital. Il y a des morts adolescents, adultes, centenaires (s'il est possible de s'exprimer ainsi).

M. Lebon, dans son ouvrage de L'Évolution de la Matière, nous donne la plus délicieuse image de la mort par la vieillesse de l'un de ces merveilleux petits corps.

Ayant rayonné toute l'énergie accumulée en lui, l'atome s'éteint peu à peu et finit par disparaître dans une dernière vibration.

Abandonnons, pour l'instant, l'atome pour passer à la cellule.

CHAPITRE II

CELLULES

La cellule est à la base de tous les êtres vivants.

Elle est constituée par des atomes.

Elle se présente à nous sous la forme d'une poche ou alvéole contenant des membres distincts tels que (fig. 5) :

Un noyau (N).

Une membrane (M).

Des grains de chromatisme (C).

Un cordon ou filament chromatique.

Le protoplasma (P).

Une cloison séparatrice, ou enveloppe, ayant pour mission de l'isoler des corps avoisinants.

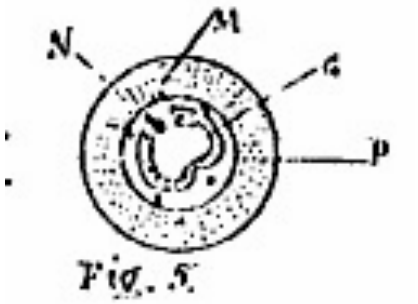

Fig. 5

Il est pourtant des cas où cette peau disparaît, ou semble absolument atrophiée, comme dans le sang blanc.

Quelquefois aussi, il y a multiplicité de noyaux ; parfois des déformations.

Ces anomalies doivent forcément exister, puisque nous sommes entrés dans le domaine des choses physiques, entraînant avec elles des diversités de nature.

Chez les plantes, la cellule s'alimente par la sève et tout une organisation merveilleuse.

Chez les animaux, elle vit par le sang et des éléments fort complexes.

C'est un laboratoire chimique incomparable, prévoyant, diligent, doué d'une vie individuelle et collective. Telle une société fort civilisée.

Il n'y manque même pas d'arrivistes, se gorgeant de sève, s'étalant au dépens de leurs voisines.

Il en existe de monstrueuses, créant alors des maladies mortelles : Tel le cancer. Des bandits contre lesquels les autres cellules réagissent de tout leur pouvoir. Il en est de mal conformées, d'absolument parfaites, d'inégales dans leurs contours, leurs poids, leurs compositions chimiques, etc.

Fig. 6.

C'est tout un univers en quelques centimètres carrés.

Sans développer, dans ce chapitre, de théorie à ce sujet, théorie réservée à la partie consacrée aux Univers sidéraux, il est fort intéressant de faire un rapprochement entre les figures suivantes.

Les Dragons chinois et japonais (fig. 6).

Le caducée de Mercure (fig. 7).

Le serpent kabbalistique juif (fig. 8).

Et la fig. 5.

Les cellules sont variables à l'infini et déterminent les espèces, selon leurs formes et leurs compositions.

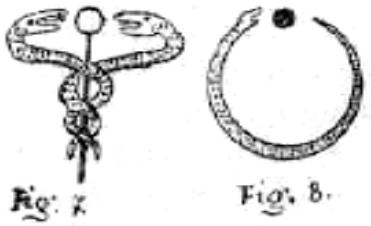
Fig. 7 Fig. 8.

Elles diffèrent énormément de nature selon l'emploi auquel elles sont destinées.

Jusqu'à nos jours, les cellules étaient restées l'œuvre de Dame nature. Le mystère dont elle se prisait à intriguer les savants.

Mais ceux-ci prirent leur revanche.

Partiellement, il faut bien humblement l'avouer, ils osèrent fabriquer, dans leurs laboratoires, des cellules artificielles.

Ces reconstitutions sont comparables à celles d'un statuaire, sculptant un corps humain, lequel, ayant toute l'apparence d'un homme, manque de véritable vie ; d'âme, si on le préfère.

Il ne faut pas désespérer de rencontrer un jour un Pygmalion pour arriver à animer cette matière. Car la vie est, comme toute chose, un mystère de notre ignorance, et sa création n'est pas un privilège jalousement réservé à Dieu ;

ni un sacrilège, ainsi qu'on se complaît à nous en effrayer avec l'image du géant Prométhée. Ce qui nous manque encore, c'est la formule pour faire l'œuvre du Créateur.

M. Leduc s'est illustré par ses nombreuses recherches et expérience sur la formation des cellules artificielles. Il est arrivé à des résultats merveilleux. Reconstitutions des formes sanguines, etc.

« En étendant, sur une plaque de verre, une solution de nitrate de potasse, sur laquelle on verse à deux centimètres l'une de l'autre deux gouttes d'encre de Chine, on obtient deux pôles, dont les lignes de forces se repoussent.

« Pour obtenir deux pôles de nom contraire et dont, par conséquent, les lignes de forces s'attirent (comme dans la fig. 2), on place, dans une solution étendue de sel indiqué plus haut, un cristal de nitrate de potasse, et, à deux centimètres, une goutte de sang défibriné.

« En réunissant plusieurs gouttes pouvant produire des pôles du même nom, on obtient des polyèdres ayant l'aspect des cellules des êtres vivants (I). »

Ces cellules artificielles ne se trouvant pas dans un milieu de vie approprié, et n'étant pas nourries par des sèves extérieures, meurent rapidement.

D'ailleurs, les cellules créées par des organismes vivants, isolées et ne pouvant avoir de nutrition extérieure, périssent également en peu de temps.

Jusqu'à nos jours, les cellules avaient toujours été considérées, comme faisant uniquement partie des êtres organisés, c'est-à-dire : les animaux, les plantes.

Encore est-il fait une distinction entre les animaux ayant des organes, et les plantes n'ayant que des tissus, ce qui les place dans la catégorie de « vivants inférieurs ».

Comme aux animaux, il est défendu aux plantes d'avoir une âme, ce qui les classe au rang des brutes, l'homme ayant seul le monopole psychique. (En dehors des partisans de la métempsycose, bien entendu.)

(I) G. Lebon, L'Évolution de la Matière.

Cette conception nous ôte tout remords. Nous pouvons tuer et torturer les autres créatures, ce qui est évidemment commode. Je connais même des personnes pour lesquelles les nègres, race inférieure, quoique humaine, passent pour ne pas posséder d'âme capable de sentir la souffrance, ce qui permet de les spolier et de les tuer sans aucun scrupule.

Les cristaux étaient voués à la malédiction et au mépris, misérables corps bruts dénués de vie et de tout ce qui pouvait les rapprocher du banquet de la divinité. Il faut reconnaître pourtant que les civilisations antiques, plus équitables que les nôtres, essayèrent de réagir contre la tendance des hommes pour le « moi » unique. Elles enseignaient l'existence animique dans tous les règnes de la création. Âme égale à la nôtre, et pour laquelle nous devions avoir des égards, par crainte d'être condamnés à renaître sous la forme d'un éléphant ou d'une pierre.

Nous pouvions nous réincarner dans les eaux et dans les airs, car, dans tous les éléments, l'âme est identique.

On devait la justice même au caillou, car tous les règnes font partie de l'Unité.

Ces doctrines furent déclarées enfantines et leurs fidèles furent disqualifiés sous le nom de « panthéistes ».

Les importants travaux de M. Schrön ont eu pour résultat de faire crouler tout le système des brutes et des intelligents, et les roches, ces parias, ont maintenant leur place dans la famille des vivants.

Les cristaux se permettent même une revanche tout à fait humiliante sur les êtres « parfaits ». Ils se dévoilent à nous sous des formes idéales. Il n'est aucune figure ou équilibre géométrique qui puisse les surpasser.

Bien plus, tous les corps solides tendent, non comme on nous l'enseignait si doctoralement, vers la forme sublime de l'homme, mais vers la synthèse cristalline, si harmonique, si parfaite.

Je répète ici que je ne fais pas de métaphysique.

D'ailleurs, plusieurs écoles d'Occident, dites Occultes, entre autres les Anthropocentriques, commencent à émettre cette opinion, que le corps humain est un cristal.

Comme les plantes et les animaux, le cristal a une évolution progressive, des maladies et des transformations ; une naissance et une mort.

S'il est blessé et qu'il se trouve dans les conditions voulues, il répare les mutilations dont il peut être victime.

Le professeur Schrön a constaté trois états dans un cristal :

1° Une phase granulaire ;

2° Une phase fibreuse ;

3° Une phase homogène.

Durant sa jeunesse, le cristal se conduit comme un être organique, puisqu'il est formé d'un tissu en évolution dont le terme est la synthèse cristalline. – « Comme le chêne est le terme du gland », dit M. G. Lebon.

« Cellules et cristaux présentent entre eux, dit M. Cartaud, une évidente filiation. » Les plages de même orientation cristalline offrent le caractère de posséder une maille cellulaire, de forme et de disposition spécifiques ce qui permet d'envisager un cristal comme un agrégat de cellules semblables et semblablement disposées.

Fig. 2.

Le professeur Oswald démontre que les cristaux ont des ancêtres et une génération par germe.

Comme les êtres animés.

Ils nous donnent aussi la preuve qu'ils peuvent naître dans certaines conditions, sous forme de génération dite spontanée ; mais ils passent toujours par la forme soit granuleuse, soit cellulaire.

Comme nous savons que toutes les cellules ne sont pas uniformément les mêmes, ni comme forme, ni comme poids ou dimensions, mais au contraire, varient de l'une à l'autre, nous donnons la fig. 9 comme figure type, afin de permettre plus de clarté à la démonstration qui va suivre. La fig. 10 est l'image d'une cellule cristalline.

Fig. 10.

Ces figures sont considérablement grossies, car les cellules sont invisibles à l'œil, il faut des microscopes de très grande puissance afin de les étudier et de les distinguer.

Voici donc les trois règnes autrefois séparés par des abîmes et aujourd'hui réunis en un seul par la commune naissance, l'évolution et la mort.

Malgré leurs dimensions infinitésimales, les cellules semblent avoir été connues par les écoles les plus antiques.

La preuve nous en est fournie par la fig. 11, dite « Tortue céleste », encore enseignée dans les religions d'Extrême-Orient Personne n'ignore, en effet, que les savants des temps passés édifiaient leur science sur trois ordres d'idées, dont une religieuse, destinée à être livrée à l'adoration ignorante des foules. Lesquelles la conservait ainsi à peu près intacte aux âges futurs.

Les législateurs se servirent des mêmes procédés pour empêcher leurs peuples de retourner à la barbarie.

Les Hébreux anciens et les Chinois modernes entourent les caractères de l'écriture d'une grande vénération, ce qui n'est pas sans nuire à l'évolution des langues. Les races antiques qui n'ont pas eu recours à ces moyens pourtant critiquables, sont, à la suite des âges, tombées en un profond oubli de leurs sciences et même de leur histoire, comme certains peuples d'Amérique et les Africains.

Les Phéniciens fréquentèrent beaucoup les côtes de l'Afrique en concurrence avec les Hindous et les Arabes.

Ils y eurent de grands établissements et, par conséquent, y portèrent une certaine culture.

Cette culture a complètement disparu, de même que celle de l'antique et grande civilisation dont les vestiges existent encore visibles dans des ruines gigantesques dont le sens nous échappe.

Les indigènes ne savent plus ni lire ni écrire.

Tout en ayant conservé des figures géométriques nécessaires à la divination et à la sorcellerie dont ils ne manquent pas de faire usage.

La carapace de la tortue (fig. 11) représente assez bien un groupe de cellules ; exception faite, bien entendu, des membres

dont l'explication sera donnée dans la partie de cet ouvrage comprenant les Univers.

Cette tortue est appelée par les dogmes religieux : « Soutien céleste. »

Fig. 11.

Les Hindous dressent sur son dos une colonne supportant un Dieu, et l'appellent alors : « Soutien du ciel. »

Ces dénominations sont tout à fait appropriées, si l'on songe que la cellule est à la base de toute création et, par conséquent, soutient tous les mondes physiques.

Dans les temples Hindous, Annamites, etc., consacrés aux cultes Bouddhiques, il est de règle, en outre des statues, d'avoir de vastes piscines, où sont élevées des tortues apprivoisées et très habituées à la foule des fidèles.

Ce reptile n'a pas été choisi par pur hasard. L'Orient étant par excellence le pays des tortues, il en existe de toutes tailles et espèces. Entre autres, une sorte vivant actuellement dans le Fleuve Rouge au Tonkin et pouvant atteindre jusqu'à trois mètres de long.

La férocité de cette bête, redoutée des mariniers, devait la désigner à l'attention des professeurs, alors que la tortue céleste, bien que devenant fort grosse, a un naturel inoffensif qui la rend très domesticable.

Mais la tortue du Fleuve Rouge n'a pas de carapace ; sa peau, épaisse et cornée, possède seulement des dessins rudimentaires, ne pouvant servir à la démonstration et à la perpétuation de l'enseignement des lois cellulaires.

J'ai cherché si cette préférence ne provenait pas d'une cause paléontologique, pouvant assigner une date à cette doctrine.

Effectivement, une comparaison s'appuyant sur un être vivant ne peut exister qu'au moment où cet être est né.

Mais, la plus grande partie des familles des chéloniens provient au moins du Jurassique, ce qui ôte toute lumière en cette matière, puisque ces époques sont antérieures à l'homme.

Il est également impossible de bien préciser dans quelle contrée cet enseignement prit naissance, car la tortue appartient aux sols d'Asie et d'Afrique, et les écoles d'Égypte professèrent également ce culte. Il semble cependant qu'elle est originaire d'Asie, et paraît remonter à une haute antiquité. Il faut admirer le choix de cet amphibie dont la forme peut servir de figure de démonstration à plusieurs théorèmes importants, et dont la grande quantité de spécimens vivants empêche le peuple de déformer le symbole.

Cette déformation est très curieuse à observer dans les religions.

Ainsi, les peuplades venues de l'Asie dans le nord de l'Europe, y apportèrent forcément, en émigrant, les enseignements qu'elles avaient reçus. Elles fusionnèrent avec les aborigènes et fondèrent des civilisations mixtes. C'est pourquoi nous trouvons dans les cultes Scandinaves la légende du crâne du géant Ymer formant la voûte du ciel, c'est-à-dire, son soutien.

Si nous observons qu'un crâne, avec toutes ses divisions, représente approximativement une carapace de tortue, il n'est pas douteux que les prêtres, frappés de l'analogie existant entre les deux images, et ne pouvant identifier la tortue disparue depuis longtemps du septentrion, établirent l'une des figures de leur école sur un crâne, bien connu de tous.

Fig. 12.

Le crâne peut également servir à plusieurs théorèmes de la nature, ce qui remplissait le but visé. Une autre école d'Orient fixa ses théories sur une autre forme terrestre, et prit pour base la ruche d'abeilles (fig. 12).

Il est difficile d'avoir une conception plus exacte d'un groupe de cellules avec ses germes, cloisons, etc. Car, si la plupart des cellules affectent, à l'âge adulte, d'être ovoïdes, elles commencent par la phase hexagonale.

J'ai cherché les indices possibles sur le lieu et la date de la fondation de cet enseignement en exceptant les légendes des livres mystiques, ou leur date d'auteur plus ou moins réelles. Mais je n'ai pu obtenir de renseignements précis.

Les abeilles sont de toutes les contrées. Les sauvages construisent des ruches bien plus régulières que les domestiques. Elles appartiennent généralement à l'époque tertiaire. Le savant qui la choisit comme « Image du Ciel », semble avoir ignoré que les mêmes problèmes, dont il ambitionnait la solution, étaient déjà édifiés sur la tortue.

Est-elle postérieure ou antérieure ?

Dans la suite des âges, les légendes et les sciences s'étant juxtaposées les unes aux autres, sans distinction de priorité, enregistrant les faits sans chronologie, cette question devient bien difficile à trancher.

Il est de toute équité de faire remarquer que la forme hexagonale et le groupement cellulaire ne sont pas le monopole de la tortue et de la ruche.

Bien d'autres espèces jouissent des mêmes propriétés. Par exemple : la famille des oursins, dont l'origine remonte aux premiers âges de la Terre et persiste encore de nos jours.

Dépouillées de leurs piquants, leurs plaques présentent aussi, dans presque tous leurs genres, l'aspect de cellules soudées les unes aux autres.

Les corallifères, spongiaires, etc., offrent également de très belles images de familles de cellules.

Il est à présumer que ces différentes espèces étant essentiellement marines et les grandes religions, dont les symboles sont parvenus jusqu'à nous, ayant pour fondateurs des hommes presque toujours élevés loin des rivages marins, ou s'adressant à des peuples habitant l'intérieur des terres, ces théologues, n'ayant pas la facilité d'observer la vie océanique, choisirent des modèles à la portée de leur main, si je puis m'exprimer ainsi, et leurs disciples suivirent leurs doctrines, sans songer à s'écarter de la voie tracée.

Effectivement, nous voyons Bouddha, Rama, Zoroastre, Moïse, etc., venant du centre des royaumes, et s'ils approchent de la mer, ce n'est qu'accidentellement.

Revenons à nos cellules.

La cellule a une toute autre mentalité que l'atome.

Plus d'amours frénétiques ; arrivée à l'âge adulte, elle se reproduit en un délicieux travail, nommé par nous : karyokinèse.

Ce n'est pas une pseudo-neutre, c'est une hermaphrodite.

La karyokinèse est une étude passionnante dont l'examen augmenterait trop le chapitre et dont je reparlerai. Elle fonctionne dans tous les règnes organiques, mais non chez les minéraux. Cette différenciation s'explique aisément, et prouve encore une fois combien la nature est intelligente. Car, si la karyokinèse est facile chez les corps se reproduisant de l'intérieur à l'extérieur, elle devient inutile chez les cristaux, qui s'accroissent par l'extérieur.

Les cellules vivent en famille, elles se déplacent seulement avec les corps qu'elles constituent, lorsque ceux-ci sont en mouvement.

Mais il est à remarquer que, formées par les atomes, lesquels sont en mouvement perpétuel, elles nous offrent le spectacle d'un corps stable, contenant une multitude de points matériels doués d'une vertigineuse animation.

CHAPITRE III

ÉTHER

Si l'atome est la base de la cellule, l'éther est l'eau-mère de l'atome.

Entraînés par l'hérédité qui qualifie d'éthériques les espaces célestes, par l'opinion et d'autres raisons d'ordre moral, social, etc., redoutant d'être stigmatisés du nom de « matérialiste », synonyme des sentiments les plus odieusement bas, et de devenir ainsi un objet de réprobation pour leurs contemporains, les pauvres savants « ne sachant à quel saint se vouer », afin de faire accepter leur découverte, sans soulever trop de colères, appelèrent ce nouvel élément d'un nom très ancien.

Ils le baptisèrent Éther, et le gratifièrent d'impondérabilité.

Les atomes, première manifestation de la forme, sortant de l'Éther et y retournant, les métaphysiciens et les philosophes spiritualistes pouvaient s'appuyer sur cette nouvelle donnée scientifique, pour prouver que la nature avait horreur de la forme matérielle, et retournait vers son essence primordiale.

Ceci leur permettait d'accorder la science avec leur foi.

Il n'en fut rien, ce malencontreux nom d'Éther froissa toutes les susceptibilités. Ne pouvant empêcher ce plagiat, les Occultistes et les partisans des écoles psychiques remplacèrent l'orthographe du mot éther, synonyme d'un état mystérieux, par Ayter, ce qui ne permit plus de confusion. D'autres consciences, pour lesquelles l'Éther représente l'Ultra-spiritualité, et le séjour des bienheureux, élevèrent aussi des protestations. Elles se refusaient à accoler le même nom à une matière plus rigide que l'acier, plus dense que le plomb, en un mot plus matière que la matière.

Mais les savants sont entêtés. Ils tiennent à leurs étymologies, et ils gagnèrent la bataille, ce qui n'amena pas plus de clarté dans le débat.

Malgré sa qualification d'impondérable, cet éther là est tout ce qu'il y a de plus matériel.

Et je m'en réjouis, car c'est une base solide indéniable, et un nouveau progrès de la science. C'est un point sans doute mal défini encore, mais enfin, indiscuté. Assurément, ce n'est pas l'ultime de l'Ultime, le dernier mot de l'Infini, c'est un état et une phase de l'Infini.

Les physiciens s'appuient sur l'éther comme les mathématiciens sur le zéro. En deçà, il y a le I, commencement de nos conceptions, comme l'atome principe des formes. Au delà du zéro, il n'y a rien, ou plutôt, nous ne connaissons plus rien, dans le domaine des choses exactes.

Comme il est impossible de concevoir la vie sortant d'une non-vie, car la mort n'est qu'une phase de transformation, et ne peut être considérée comme le néant, il est donc admissible que l'Éther est une matière vivante, bien entendu sous un autre aspect que celui des êtres organiques. Dans cette matière plastique, tous les soleils se trouvent plongés.

On pourrait représenter cet infini comme un pudding géologique, dont les cailloux seraient des univers de toutes dimensions. Mais ici, l'Éther-ciment se trouve également dans l'intérieur et à l'extérieur des corps ; il imprègne toutes choses.

Si nos yeux pouvaient se transformer de manière à percevoir les mystères de cette matière invisible pour nous, nous serions absolument ravis par le spectacle féerique dont nous serions témoins.

Nous verrions tous les atomes, éblouissants de lumière, éclairant les masses éthériques, comme les animalcules de l'Océan illuminent les vagues et les rendent phosphorescentes. Nous verrions cet Éther tressaillant sans cesse aux moindres vibrations, parcouru par les multiples atomes toujours en mouvement. Les uns allant en vague, les autres tourbillonnant.

Ce serait l'infini vivant, sensible, faisant circuler son énergie créatrice au travers des espaces.

L'Éther a un caractère excellent. Il se prête à tous les caprices. On peut le diviser, le faire vibrer.

Quelques savants, se basant sur notre ignorance de son poids, l'affirment impondérable et ultra-spirituel, puisque toute matière doit posséder une pesanteur.

Mais, voici Lord Kelvin qui admet la possibilité de le condenser et, par conséquent, de connaître son poids.

Jusqu'à présent, l'Éther paraît échapper à toutes les lois de la gravitation.

Avec Maxwell, toute une génération de physiciens se mirent à faire l'autopsie de ce corps inconnu, et conclurent que cet Éther est composé de globules doués d'un mouvement gyroscopique très rapide, excessivement sensibles et possédant des énergies en dehors des nôtres.

Le moindre choc entraîne ces globules en des tourbillons vertigineux.

Maxwell dit d'eux :

« Ce sont comme des cellules ayant un noyau gyroscopique. »

Si, dans cet Éther se détachent déjà des globules cellulaires, il est permis de penser que l'entre-globulaire se compose d'une autre substance, ce qui ouvre un horizon encore plus reculé, destiné à occuper les savants des temps futurs, lorsque l'Éther nous aura livré ses secrets.

Ces bases générales une fois établies, il nous faut entrer dans le monde stellaire, en commençant, comme de juste, par notre Soleil, ou notre Astre-Dieu.

CHAPITRE IV

LÉGENDES, RELIGIONS, SYMBOLES SOLAIRES

Le Soleil a été presque de tout temps un sujet d'adoration pour les hommes.

C'est un culte que l'on peut appeler naturel. Créateur des planètes, il est encore le père de toutes les formes de son Univers, en leur envoyant sa chaleur, sa lumière, ses énergies chimiques, etc.

Quelques religions, comme celles des Grecs et des Romains, des Germains, mirent à la place du soleil la personnalité de Jupiter ; non la planète, mais un roi des Dieux, force de la nature, symbole de la création, tandis que le soleil jouait un rôle assez effacé dans le conseil des divinités. Les Égyptiens furent longtemps attachés à Osiris, et les Persans revinrent au culte solaire par la voix du premier Zoroastre.

Toutes les religions se rattachant au Soleil adoptèrent une figure dont l'antiquité est si reculée qu'il ne semble guère possible de lui assigner une date (fig. 13). C'est l'œil.

Fig. 13.

Cet œil traversa tous les âges et fut enseigné en grand mystère dans les écoles Persanes et Juives.

Les poètes le chantèrent. Cet orbite, entouré d'un cercle, et dardant son regard fixe du fond des siècles, fit pâlir bien des fronts, amena bien des interprétations et aussi des imprécations. C'est incontestablement une des figures géométriques dont se servaient les écoles antiques et au sujet de laquelle les textes restent fort embrouillés. Zoroastre fut l'un des plus explicites.

Comme nous le voyons dans les livres Hindous, où Bouddha interroge ses disciples, les initiateurs ne don-

naient aucune explication des schémas qu'ils soumettaient à leurs recherches. Laissant ainsi leur sagacité s'exercer de son mieux.

C'était également une manière d'épreuve pour se rendre compte du degré d'avancement et de l'état d'âme de l'élève. Sa réponse indiquait facilement l'étendue de son savoir.

Il était ainsi forcé de faire travailler son cerveau, toujours enclin à accepter l'explication du maître, par simple paresse d'esprit, afin de s'épargner la fatigue de l'assimilation et la lutte pour la compréhension des choses.

Les cancres étaient bien vite renvoyés à des occupations plus appropriées à leur genre d'esprit.

Ainsi, Lao-tze chassa Confucius de sa présence, après d'infructueuses leçons sur la survie.

Malheureusement, ces figures symboliques ont subi de telles déformations, dues au zèle des interprétations fantaisistes, aux ajouts d'admirateurs fanatiques, saisis d'une fièvre de mysticisme, qu'elles ont perdu en grande partie leur sens primitif.

Actuellement, en Chine, les peintres décorateurs, chargés d'enluminer les pagodes à l'aide des figures sacrées, ne se font aucun scrupule pour y ajouter du leur, et les prêtres aussi ignorants que les ouvriers, n'opposent aucun empêchement à ces altérations.

La prunelle de l'œil exprime assez bien la photosphère, la pupille, le noyau solaire. Le cercle entourant la prunelle représente les orbes planétaires ; l'orbite figure l'atmosphère.

La théorie de l'œil n'est d'ailleurs pas un monopole asiatique. J'en ai retrouvé l'enseignement parmi les nègres de l'Afrique.

Les Chaldéens, les Égyptiens ont peut-être été leurs initiateurs. Il se peut aussi que ce soit l'un des vestiges de leur ancienne civilisation. Les Antémors, peuplades sauvages des montagnes de Madagascar, appellent le soleil « Machouhandrou ».

L'œil du monde.

A l'aurore :
L'œil du monde est ouvert.
Au soir :
« Néboka Machouhandrou. »
L'œil du monde est fermé.

Malheureusement, il ne reste aucune figure donnant la forme de cet œil. Des princesses d'autres tribus malgaches avaient aussi l'habitude de faire tatouer sur leur corps un soleil. Mais le modèle en était pris sur les livres des pasteurs anglais, et tout à fait modernisé.

Les Égyptiens conçurent le même théorème sur une figure analogue. La sphère ailée du « Scarabée du monde ».

Ici, l'orbite est figurée par les ailes et évoque en même temps l'idée d'une sphère volant dans l'espace et l'impression d'hélices (fig. 14).

Le choix des ailes de scarabée fut assurément bien voulu ; car il eût été plus normal de prendre des ailes d'oiseau, attribut des divinités et de la spiritualité. La connaissance du Soleil comme centre du monde est fort ancienne. En instituant ses rites, le premier Zoroastre prescrivit à ses disciples de réciter leurs prières debout.

Fig. 14.

Ils devaient exécuter sur place un mouvement giratoire en tenant une écharpe dans leurs mains, écartées du corps :
– généralement leur ceinture qu'ils faisaient tourner rapidement autour d'eux, afin de tracer un anneau. Cette écharpe devait exécuter sept évolutions complètes ; probablement en l'honneur des sept planètes.

Les fidèles de nos jours ne manquent pas d'augmenter le nombre de tours de la ceinture.

La connaissance antique de la position centrale du Soleil me ramène d'une manière assez naturelle à la célèbre exclamation de Salomon : « Rien de nouveau sous le Soleil. »

En Europe, une admiration unanime entoure Galilée, lequel replaça la Terre à sa juste condition en l'arrachant d'un centre qu'elle avait usurpé.

Cette nouveauté, considérée comme une découverte tout à fait extraordinaire, n'en serait une que pour l'Occident.

Je ne veux nécessairement pas diminuer le talent de ce grand homme, qui eut à subir tant d'outrages pour la vérité. Zoroastre vivait bien des siècles avant Galilée. Il est à présumer que le savant astronome ne lisait pas le Persan, et ignorait les doctrines des adorateurs du feu. Hérétiques et abominables démoniaques, dignes du bûcher.

J'admire seulement ici la force de la vérité éternelle : parfois voilée par les nuages les plus opaques, elle parvient toujours à percer et à se faire jour au travers de toutes les nuits.

L'œil est encore très en faveur dans certaines écoles philosophiques. Souvent, il est simplifié et devient une figure géométrique (fig. 15) de la formation des courbes, ce qui achève d'embrouiller les théorèmes en les déformant.

Fig. 15

Ce symbole, appelé « Centre du monde » n'offre guère de chance d'éclairer le chercheur. L'œil n'est pas un centre vital humain, et en vain nous expliquerait-on que cette fig. 15 est l'ellipse solaire, nous n'y comprendrions rien.

C'est par cette habitude d'altérer les figures que notre savoir sombra dans les méandres du système de Ptolémée, et dans les fantastiques invraisemblances des Orientaux. Vesta la fuyante devient Cybèle la stable. Le Soleil se met à tourner servilement autour de la Terre.

Cette idée de la Terre centrale et plate semble aussi avoir été l'enseignement d'une cosmogonie africaine, dont la civilisation est aujourd'hui oubliée, et dont les doctrines existent encore en vestiges épars dans les enseignements secrets des écoles de sorciers, lesquels comme chacun le sait, sont, pour ces peuples, non des adeptes du sabbat ou du diable, mais des médecins ayant la connaissance des simples, de la cosmogonie, de l'astrologie, des Dieux terrestres, des modes divinatoires, etc., etc.

Malheureusement, leurs leçons sont orales, car ils ne savent pas écrire.

Les élèves font des parties scientifiques, un dogme de foi ni discuté ni étudié, car ils préfèrent les objets plus pratiques à leur sens, et pouvant leur rendre des services immédiats comme les poisons et contre-poisons, les philtres, le massage, etc.

Cet état d'esprit utilitaire a amené l'oubli d'une grande partie de leur héritage scientifique.

Il est extrêmement difficile de faire une enquête sur ces secrets, la majeure partie des indigènes ne s'occupant pas des traditions occultes, et se contentant de suivre les rites ancestraux et de s'en rapporter aux dires des sorciers. Ils n'éprouvent pas plus de curiosité pour les travaux intellectuels que bien des occidentaux, et sont par conséquent incapables de donner une explication.

Les sorciers redoutent la persécution ou la moquerie des étrangers. Ils préfèrent se cantonner dans une idiotie apparente, ce qui les a fait taxer d'un fétichisme grossier et d'une absence absolue de religion. L'une des conceptions les plus originales de leur cosmogonie est la suivante :

La Terre est un vaste plateau recouvert à l'infini par l'Océan. De cet Océan émerge l'Afrique et quelques îles.

L'Afrique est peuplée de nègres, et les petites îles lointaines d'Européens, d'Hindous, de Chinois, etc.

L'exiguïté de ces îles est prouvée par le petit nombre d'étrangers qui vont et viennent dans les contrées noires, ce qui dénote une faible population.

Je dois dire tout de suite que cette idée disparaît de plus en plus, avec la rapidité et la fréquence des transports, ainsi que par l'envahissement des terres par les Européens.

Il est même à remarquer que cette conception à propos des étrangers a dû s'ajouter à la suite des siècles, afin de donner une explication à l'apparition des voyageurs.

Donc, le continent africain est au-dessus des eaux.

Le soleil éclaire ce plateau.

Comme il ne peut tourner autour de la Terre, et pourtant qu'il décrit un orbe, immense au-dessus du continent, en formant le jour et la nuit, l'œil du monde se livre à une manœuvre simpliste.

Il possède à l'Est et à l'Ouest, au commencement et à la fin de sa course, une cachette. (Voyez A. B., fig. 16).

Dès l'aube, le soleil sort de la poche A en ouvrant de plus en plus sa paupière ce qui explique le jour grandissant.

Il parcourt alors le ciel, et, parvenu à l'Ouest, en B, il ferme sa paupière, ce qui amène forcément la nuit, et se renferme dans la cachette B.

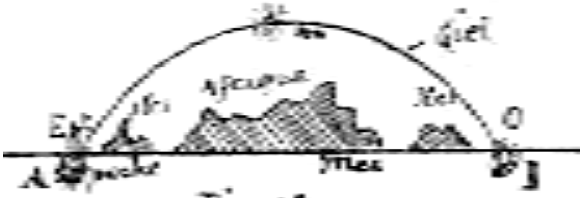

Fig. 16

Mais alors comment faire pour revenir à l'Est ?
La chose n'est pas compliquée. A une heure du matin, alors que la nature est endormie, « Machouhandrou » parcourt le chemin déjà suivi le jour, et en sens inverse de l'Ouest à l'Est. C'est-à-dire de B en A. Il exécute ce mouvement avec une telle rapidité que personne ne peut le voir, excepté le coq, lequel s'écrie alors avec allégresse :

« Voilà mon frère qui passe ! »

Ce salut explique pourquoi le coq chante la nuit.

Une fois installé à l'Est, le bon œil du Monde attend paisiblement le moment de reparaître pour la plus grande joie des hommes.

Cette théorie puérile pourrait être considérée comme négligeable, – si quelque chose devait l'être, – si elle n'avait été très répandue en Europe vers l'an 1400. Ce qui nous amène à penser que les cerveaux humains, à quelque race qu'ils appartiennent, enfantent les mêmes pensées à des degrés égaux de science.

Ces noirs primitifs, du moins il est permis de pouvoir le présumer, devaient donc avoir une société féodale et à peu près les idées du moyen âge.

De nos jours, une école philosophique Hindoue, siégeant à l'île de Ceylan, enseigne, avec force démonstrations empiriques, que le globe est plat.

En Amérique du Nord, des personnes convaincues offrent des sommes considérables aux savants qui pourront démontrer, par des calculs et des faits indéniables, la faillite de la rotondité de la Terre.

Ne blâmons pas ces tentatives. Plus les opinions sont variées, plus les chercheurs sont appelés à découvrir de nouveaux corollaires, ayant pour résultat de faire faire un pas de plus à nos connaissances.

Si nous envisagions tous la vérité d'un seul point, tous les autres seraient ignorés de nous, et nous n'aurions jamais qu'un seul rayon de lumière.

Si nous n'avions pas la conception des forces se rencontrant en tous sens, nous ne pourrions jamais trouver la racine des formes.

Mais revenons à notre Soleil.

De l'œil du monde, émergeant au-dessus des eaux, à l'admission de la Terre, globe central, il n'y avait que l'écart d'un demi-cercle.

Lorsque les hommes furent convaincus de la rotondité de la Terre, ils admirèrent les circonvolutions du Soleil autour de cet astre important.

Les Indiens de l'Amérique du Sud furent aussi d'ardents adorateurs du Soleil.

CHAPITRE V

NOYAU. – DE LA PIERRE CUBIQUE

L'univers solaire se présente à nous sous l'aspect d'un point ou noyau, non pas central, mais excentrique, autour duquel tournent d'autres points plus petits, placés à des distances inégales les uns des autres.

Le noyau s'appelle : Soleil ; les points : planètes.

Autour de ces planètes et entre elles circulent des astres chevelus appelés comètes. Puis des amas de matière cosmique. Il faut y ajouter aussi des bancs formidables de poussières, provenant des planètes, du soleil et des univers voisins.

Quelle peut-être cette Étoile à laquelle nous devons tout, qui a créé toutes nos planètes, splendeur rayonnante dans la profondeur du ciel si lointaine et si proche ?

Le Soleil est un corps composé de particules chimiques agglomérées.

Il est incliné par rapport à notre Terre sur un axe idéal.

Il possède, comme notre monde, un équateur et deux pôles : lesquels ne sont pas recouverts de glaces comme les nôtres.

Naturellement, sa configuration géographique, sa climatologie, lui sont spéciales.

La position que nous occupons actuellement, vis-à-vis de cette étoile, nous la montre comme tout à fait ronde ; mais il ne serait pas téméraire d'admettre que les particules solaires entraînées par le mouvement de rotation, les différences de pression et d'attraction doivent s'amasser vers l'équateur et produire ainsi un renflement et une déformation dans le globe.

Nos astronomes ont divisé le soleil en plusieurs zones :

Le noyau ;
La photosphère ;
La couronne.

En outre, entre la photosphère et le noyau, entre la photosphère et la couronne sont intercalées des zones irrégulières et vides : soit cinq espaces différents.

Le noyau est solide ; il nous apparaît obscur, vu le gigantesque rayonnement de la photosphère. Il est doué d'un vertigineux mouvement gyroscopique. Tout mobile doué d'un mouvement rotatoire autour d'un axe est appelé gyroscope.

Mais le type le plus commun est la modeste toupie de bois, délice de notre enfance.

Jouet si innocent, qui te croirait l'image des plus grands problèmes physiques de l'univers ?

Mais cette bonne toupie de bois, par sa forme de cœur, place son équateur trop haut, et en fait un gyroscope imparfait.

La toupie à musique se rapproche tout à fait du gyroscope de démonstration des physiciens.

Ce gyroscope, mis en mouvement, s'anime ; et, selon la vitesse à laquelle il est lancé, offre toute une série de phénomènes excessivement intéressants.

Il se révèle comme doué d'un odieux esprit de contrariété.

Son axe prend la ligne de l'écliptique, et, si on essaie de le ramener dans un autre sens, le gyroscope oppose une résistance désespérée. En un mot, il se refuse absolument à perdre le Nord.

Alors que la boussole varie selon les latitudes, s'affole, et se livre à de nombreux écarts, le gyroscope ne dérive jamais et se met aussitôt en harmonie avec notre nord magnétique.

Cette particularité lui a valu l'honneur d'être employé dans la marine et surtout paraît-il, pour les submersibles.

Cependant, il est bon de dire ici que, si le gyroscope s'incline vers le nord sur notre planète, les autres astres voisins, tels que Jupiter ou Saturne, tout en étant également des gyroscopes, ne semblent pas éprouver pour notre Étoile Polaire le même amour que notre pôle septentrio-

nal ; car l'Étoile Polaire n'attire pas notre axe plus que celle des autres planètes, mais c'est notre axe qui se dirige vers ce point, et qui nous a fait donner le nom d'Étoile Polaire à ce corps céleste. Il est à croire que si nous faisions tourner une toupie gyroscopique sur Vénus ou Mars, elle s'inclinerait aussitôt dans le sens de l'axe de ces astres, sans pointer vers la Petite Ourse.

Si on ne contrarie pas le gyroscope, il devient complaisant pour nous amuser : il danse sur une corde, sur le bord d'un verre, développe enfin une série de talents de société tout à fait surprenants. Sa résistance au renversement a déjà fait songer à l'utiliser en bien des cas.

Par exemple, comme stabilisateur des chemins de fer monorails, des aéroplanes, pour neutraliser le tangage des bateaux, etc., etc.

Le gyroscope, lancé à une formidable vitesse, échappe aux lois de la gravitation et flotte dans l'espace.

Les étoiles, les planètes sont des gyroscopes.

Le noyau solaire est doué d'un mouvement gyroscopique très puissant qui le soutient par lui-même dans l'espace.

Ce noyau nous est caché par la photosphère ; mais, grâce aux déchirures qui se produisent dans cette enveloppe, il est possible de voir que ce centre est beaucoup moins lumineux que sa photosphère.

De quelle matière peut bien être formé ce noyau ?

Les astronomes désespèrent de pouvoir le dire, car le spectroscope enregistre en même temps les rayons de la photosphère et de la couronne.

On estime le centre solaire, comme une grande cavité emplie d'un gaz neutre inconnu de nous ou simplement d'Éther.

Mais cette opinion se trouve combattue par la simple admission du postulatum actuel, sur la formation des étoiles.

Cette formation a lieu au moyen d'un noyau solide, évoluant parmi les amas d'une nova.

M. Arrhénius admet la rencontre de deux astres noirs ou morts, s'entrechoquant de biais.

Il semble rationnel de penser que le soleil n'échappe pas spécialement à la loi universelle des autres astres, et qu'il

possède, par conséquent, un noyau dense comme tous ses congénères. Mais, alors, quelle peut être la forme et la composition de ce noyau ? Il serait tout simple de l'admettre rond, si nous ne savions déjà qu'entre le noyau et la photosphère existent des cavités, et si nous n'avions comme exemple le noyau de notre propre Terre, lequel ne ressemble guère à une boule.

Les corps célestes, n'étant constitués que par des assemblages cristallins – bien entendu lorsqu'ils seront sortis de la période gazeuse – il devenait tout à fait élémentaire de chercher dans cette voie, quel métal ou matière prédomine dans cette étoile, ce qui peut donner accès à l'hypothèse. La densité ne peut être d'aucun secours puisqu'elle porte sur l'immense superficie totale de l'astre, et qu'il faut que le noyau le soit extrêmement.

Il reste l'analyse spectroscopique pour nous aider.

Ce moyen est encore imparfait, puisqu'il ne nous donne que des couleurs de gaz ou métaux connus ; ou alors des raies non appréciables à l'analyse chimique de nos yeux ; ces raies nous paraissent comme obscures, ou se présentent en un ordre si en dehors des nomenclatures actuelles, qu'on les place parmi les nombreux inconnus.

Il faut ajouter encore, à la difficulté de ce problème, les erreurs dues au rayonnement de la Terre, lequel ajoute des raies telluriques à celles venues de l'espace et peut très bien absorber ou repousser des rayons des autres corps célestes.

Malgré toutes ces imperfections, le spectroscope est un des instruments précieux, dont les chercheurs se servent pour se livrer à l'inquisition du ciel et peuvent passer, selon le terme d'Oswald, de l'hypothèse à la prothèse et vont de découvertes en découvertes.

La minéralogie du soleil consiste principalement en :

Fer.

Manganèse.

Cobalt.

Chromites.

Cuivre.

Carbone.

Titane.
Calcium.
Nickel.

Afin d'entourer la théorie qui va suivre de toutes les vérifications possibles, je me suis reporté à la composition chimique des Uranolites et Bolides.

Certes, une certaine quantité de ces blocs peuvent provenir de notre terre, des planètes et des espaces stellaires. Mais on est arrivé de plus en plus à penser que ces corps sont principalement éjaculés par le soleil, et par conséquent participent de sa composition chimique.

On a fait l'analyse de ces pierres errantes. Exception faite de cas rares, les Bolides et les Monolites ont toujours donné comme indice :

Le fer.
Le nickel.
Le carbone, généralement sous forme de diamants.

Souvent même, les blocs contiennent du fer natif en grande quantité. Ces corps, se rapportent bien, comme composition, à celle du Soleil et confirment ainsi la véritable nature de cette étoile.

D'ailleurs, le Soleil fait partie des étoiles métalliques.

Il reste donc à se rendre compte de la nature de ces métaux, de leur système de cristallisation, de leur nature, etc.

Un coup d'œil, jeté sur le tableau suivant, nous renseigne à ce sujet :

La densité moyenne du soleil est de 2,5 ; mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, elle est basée sur l'énorme superficie totale du globe, et non du noyau.

Désignation	Système cristallin	Dureté	Poids spécifique
Fer	Cubique	4,5	7,3
Manganèse	id.	3,5	3,95
Cobalt	id.	5 à 6	6,4 à 7,2
Chrome	id.	5,5	4,32
Cuivre	id.	2,5 à 3	5,5 à 5,8
Carbonne	id.	10	3,5 à 3,6
Nickel	Hexagonal	3 à 3,5	5,2 à 5,6

Les métaux cristallisant toujours sous des formes absolues, du moins pour ceux de cette catégorie, il y a tout à présumer que pour le noyau solaire, il doit en être ainsi.

En regardant le tableau ci-dessus et en se rapportant à l'analyse spectrale, on peut se convaincre facilement que le système cubique prédomine, et cela d'autant plus que nous savons que le fer natif, type né du cube, règne en maître dans notre Soleil. D'autre part, si comme cela est reconnu pour la Terre, les matériaux lourds ont une tendance à se concentrer vers le centre, en sorte que les matières légères soient à la périphérie, loi qui doit évidemment régner chez tous les autres corps célestes, il est croyable que le noyau solaire doit être composé des minerais denses, tels que le fer. Le fer étant éminemment magnétique, son rôle comme centre solaire me paraît tout indiqué. De plus, sa résistance à la traction, à la compression, à la torsion, au cisaillement, en font un élément de premier ordre, pour servir de charpente à une masse produisant un travail aussi considérable que le globe solaire.

Le système cubique est régi par des lois fort bien déterminées, mais dont l'étude n'est pas nécessaire dans le cas qui nous intéresse.

Il nous suffit de constater que la nature prédominante des matières composant le Soleil, et particulièrement son noyau, appartient au système cubique ou à ses dérivés, pour en conclure que cette forme y a la priorité.

Arrêtons un instant la démonstration du noyau solaire, lequel nous est maintenant connu comme participant du système cubique, pour examiner à ce sujet, bien que succinctement, une question autour de laquelle se débattent, depuis des siècles, des chercheurs dignes d'intérêt, et fort à plaindre. Je veux parler du problème de la pierre cubique.

Ce théorème a été enseigné d'âge en âge, dans toutes les écoles. De nos jours pourtant, on ne s'en occupe plus que pour railler les recherches des savants des temps passés, et les rêveries des penseurs à la poursuite d'un problème absurde, n'ayant aucune valeur, et que des imbéciles seuls continuent à étudier sous le voile du mystère.

De grands philosophes alchimistes dirent que le Soleil est un bloc d'or.

Sa couleur et la nature précieuse que nous accordons à ce métal, semblent donner une apparence de véracité à cette hypothèse. Elle ne peut être soutenue par l'examen du spectre solaire, lequel n'accuse aucun vestige de ce métal, ce qui implique son absence totale.

Mais, si on réfléchit que l'or appartient au système cubique, c'est, il faut le reconnaître, une erreur n'existant que sur le choix du métal.

D'autres le décrivirent comme un énorme diamant, éclairant le monde.

Cette ingénieuse fiction est plus poétique que réelle. Mais le carbone, participant au système cubique, et se trouvant aussi dans le soleil, ce choix n'est pas injustifié. Ces « à peu près » nous font admirer combien la vérité brille toujours au travers des pires erreurs, en rayons souvent incompris, mais éternels.

D'autres écoles, sans penser au Soleil, se sont spécialement occupées de la pierre cubique.

Elles enseignent que cette pierre génère toutes les formes, toutes les forces, toutes les merveilles.

De ses élèves, les uns, las de compter les nombres inscrits sur ses faces, abandonnent la question en la traitant d'imbécile, ainsi que tous les problèmes de ce genre.

Ce sont les positivistes utilitaires.

Les autres édifient des systèmes philosophiques mystiques, lesquels sont incapables de donner des résultats appréciables, ni pour le progrès de l'humanité, ni pour générer des formes.

L'erreur primordiale de tous ces chercheurs est de se réfugier dans la métaphysique et la géométrie plane, alors que la pierre cubique présente toutes les données d'un corps physique, ayant les trois dimensions nécessaires pour déterminer une masse.

Comment placer un corps à six faces dans le domaine immatériel ?

Les interprètes s'empressent, malgré toute évidence, à situer ce cube dans l'espace moral, car la grossière matière

répugne à leur délicatesse naturelle et des problèmes d'une si haute essence, ne peuvent tomber en un domaine aussi bas.

Si nous considérons la figure 17, qui sert de démonstration, dans les cours de minéralogie, pour l'étude du système cubique cristallin, nous y constatons une multitude de plans s'entrecroisant et formant des figures géométriques bien déterminées.

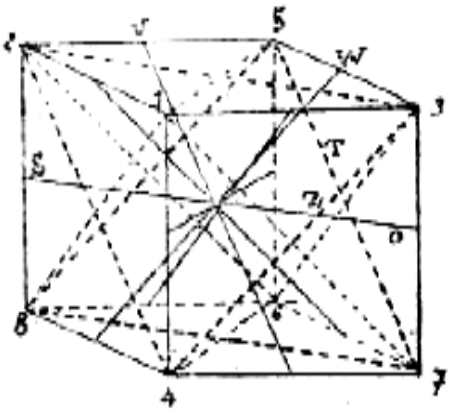

Fig. 17

Des écoles occultes modernes, ayant reçu l'héritage de ces données sur la pierre cubique, ont transformé ces croisements en tout un système de plans s'interpénétrant, sur lequel est édifiée toute une thèse dont la pierre cubique a totalement disparu. Thèse destinée à expliquer les mondes successifs, les modes de génération de toutes les échelles de vie, et, en toute première ligne, le supra-matériel.

Ce qui devient un dogme religieux plus ou moins discutable et obscur ; un article de foi dans lequel la science ne peut s'immiscer.En étudiant notre système cubique, nous en voyons dériver toutes les bases des figures géométriques, tous les symboles mystiques et leurs nombres.

Mais cette étude mérite un volume, tant elle est étendue, et je ne puis ici en exposer que quelques aperçus, car je m'éloignerais trop du sujet traité en cet ouvrage.

Examinons la figure 18. Les traits 1, 2, 3, 4, nous donnent les quatre points cardinaux.

5 et 6, les axes terrestres, solaires, etc.

Nous trouvons également 8 cubes intérieurs : A, B, C, D, E, F, G, H.

Notre corps est composé de six faces extérieures formant un carré.

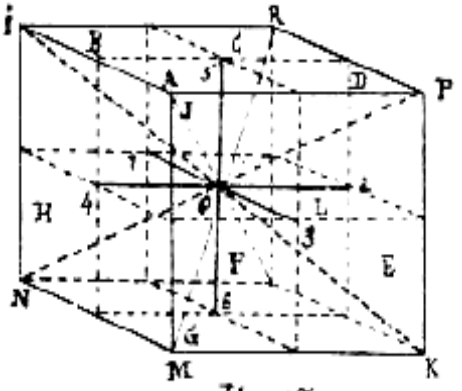

Fig. 18

4 étant le chiffre du cube :

Nous avons aussitôt l'explication du mystérieux nombre 64, qui fit tant rêver les kabbalistes. 64 est effectivement la formule donnant le cube et le carré :

Soit : 6 = 4, dont par abréviation : 64.

Le chiffre 64 fut l'une des bases de la philosophie de Kant, qui, s'appuyant sur les nombres de Buffon, trouvait pour la densité et son rapport avec les planètes les chiffres 64 et 65 ; ce qui lui donnait approximativement – vu l'énormité du problème et les erreurs admises – le nombre ou plutôt la formule de la pierre cubique, ou du système cubique. Si nous comptons les séparations formées dans ses 6 faces, par les huit cubes intérieurs, nous en voyons quatre par chaque face ce qui nous donne

$$6 \times 4 = 24$$

Les 24 vieillards qui, avec leurs barbes d'ancêtres et leur manière louche de regarder des symboles impénétrables, firent le cauchemar du moyen âge.

En regardant la fig. 17 :

Les points 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, forment les Pyramides d'Égypte, pointues par le haut, carrées par la base et ayant 4 faces.

Dans la fig. 18 :

En examinant les points I, J, K, L, M, N, P, R, dont les lignes de jonction passent par le point O, nous avons quatre palettes ou une croix de Malte et une hélice.

Cette croix nous donne aussi le plus merveilleux assemblage statique qu'il soit possible de rêver.

Il est à remarquer que les momies d'Égypte, retracent l'image de cet X, avec leurs deux avant-bras croisés sur leur poitrine.

Les bras collés au corps, le thorax, les épaules, donnent assez bien la forme du cube, au travers duquel les deux avant-bras dessinaient la croix de Malte, appelée par les hiérophantes « La croix solaire ». Cette dénomination vient-elle d'un pur hasard ?

Cela me paraît peu vraisemblable, car même avec nos instruments d'optique les plus puissants, nous ne voyons aucune croix dans le soleil, et penser que ces prêtres ayant

tiré des lignes dans un carré, les auraient baptisées sans autre motif, du nom de solaire, semble une explication trop simpliste.

Il est évident, au contraire, que le grand Hermès savait que dans la pierre cubique existait une forme idéale cruciale, non pas droite, mais inclinée, et qu'il plaçait cette pierre dans le soleil.Revenons à la fig. 17.

L'entrecroisement des lignes J, T, V, U, W, Y, X, Z, donne deux losanges.

Les sommets 5, 7, 8 – 3, 2, 4, nous donnent deux triangles s'entrecroisant et formant une étoile à six pointes, d'où cette célèbre étoile dite de Salomon, ou hexagramme, laquelle avait toutes les vertus.

Cette étoile a une pointe en bas et une autre en haut. Elle représente pour les mystiques le bien et le mal.

Le bien, devant nécessairement pour la morale dominer le mal, le triangle supérieur fut blanc et par opposition l'infernal devint le noir. Le blanc fut l'affirmation ; le noir, la négation.

Le blanc fut évidemment Dieu ; le noir devint le Diable.

Salomon, ou les maîtres antérieurs à ce prince, entourèrent cette étoile d'un cercle.

Le système cubique nous réserve encore d'autres surprises.

Il enseigne le Triangle plan, le corps à trois dimensions, les formes à cinq faces, ceux à quatre côtés, etc.

Les quatre diagonales du cube ont la propriété de donner, chacune, deux chiffres, lesquels additionnés l'un à l'autre forment le total invariable de 9.

Exemple :

$$1 + 8 = 9$$
$$5 + 4 = 9$$

9 fut toujours un nombre symbolique fort mystérieux et vénéré.

Si nous avons la curiosité de multiplier ces 4, provenant des hexagonales, avec ce 9, nous avons 36. Un nombre fort honoré, et dont la décomposition, faite selon les habitudes des occultistes, donne $3 + 6 = 9$.

Ce 9 n'est pas inutile, même en arithmétique, car il sert comme vérificateur dans les opérations et se nomme alors « Preuve par 9 ».

Selon la loi des axes quaternaires, le noyau donne un prisme allongé dont la base inférieure est le chiffre 11 et la base supérieure le nombre 22. Ces nombres jouissent d'une grande réputation dans la philosophie occulte.

II est l'arcane de la force.

22 le monde supérieur.

Le cube donne aussi deux tétraèdres, la forme la plus simple parmi les corps, appelés si merveilleusement « générateurs » par M. de Lapparent.

Ce sont les deux pyramides dont j'ai déjà parlé.

Mais les adeptes des vestiges des grands initiateurs, tout en leur conservant la propriété d'engendrer des mondes, leur ôtèrent leurs trois dimensions, pour en faire un symbole spirituel et le ramenèrent au pentagramme.

Si nous nous reportons à la fig. 17, nous voyons tout de suite que le point 5 est supérieur au sommet 4. Je fais remarquer, d'ailleurs, que ces merveilleuses figures peuvent être tournées en tous les sens, c'est-à-dire que l'on peut fixer le sommet en 1, 2, 3, 4, etc., sans jamais cesser d'avoir un tétraèdre, ce qui détruit absolument la suprématie admise de l'un de ces deux corps, car il n'y a dans l'infini, ni supérieur, ni inférieur. Mais, en ramenant cette image à une figure plane, toutes ses vertus furent perdues. Ce fut à nouveau l'étoile de Salomon.

Le sommet 5, étant, par suite du lemme de la similitude, l'opposé de 4 en passant par l'espace o, il est explicable que 4 fut appelé le reflet de 5.

Le mot similitude pouvant entraîner l'erreur du sens reflet.

Les chiffres de la figure n'ont aucun sens caché ; ils servent uniquement à la démonstration.

Nous voici devant le grand problème des écoles occultes.

La lumière se reflétant dans un miroir, où, par un effet inattendu et tout à fait opposé à toutes les expériences possibles, elle devient noire.

L'esprit se reflétant dans la matière, Dieu et la création.

L'espace o devint la limite entre les deux mondes.

Comme de juste, les deux sommets du tétraèdre étant opposés, cette circonstance, comme dans l'Étoile de Salomon, donna tout naturellement la conception de Dieu planant sur Satan. La figure diabolique et monstrueuse :

– « Laquelle pendait par en bas, » dit le Zohar des Hébreux.

L'auteur de cet ouvrage, le rabbin Siméon ben Jockaï, paraît avoir eu la connaissance de la pierre cubique, et du lemme de similitude, déjà exposé par le premier Hermès, lorsqu'il dit :

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. »

Mais, soit par lui-même, soit par ses disciples, les enseignements du rabbin furent entourés d'un tel mystère, que les élèves s'y perdirent et que ces figures devinrent leur désespoir.

Ne voulant ici m'occuper que de la matière tangible, ou chair de l'Infini, je ne veux pas développer les côtés philosophiques de la pierre cubique. Pourtant, j'estime que la connaissance de la véritable nature de tous ces symboles peut jeter une lumière dans l'esprit des chercheurs, et les amener à des découvertes réelles, capables d'apporter un rayon dans le trésor de la science humaine.

Je crains fort, pourtant, qu'après avoir mis au grand jour les beautés de la pierre cubique, il ne reste un grand nombre de sensitifs mystiques, fort attachés aux termes obscurs de ses carrés, et aux boucles des barbes des vingt-quatre vieillards.

Ne les blâmons pas, chacun rêve l'Infini selon ses facultés, et il serait malvenu de railler autrui sur ses croyances.

Pour les personnes non familiarisées avec les études minéralogiques, je tiens à dire que toutes les lignes tracées dans les figures 17 et 18 ne sont pas inventées pour les besoins de la cause. Elles sont dues aux lois fondamentales de la science.

Tous les livres de minéralogie, etc., leur fourniront ces images, et pour quelques francs, elles pourront se procurer

un échantillon en cristal, d'un système cubique, ayant toutes ces lignes gravées à l'intérieur de sa masse.

Mais revenons à notre noyau solaire et à sa forme :

Sachant la présence d'une grande quantité de métaux ayant pour type le système cubique, et par cette loi bien connue, que les cristaux de la même famille se présentent toujours sous la même forme, quelque dimension que puisse avoir le cristal, tout porte donc à estimer que le noyau central n'a pas échappé à cette loi.

Il est de toute évidence que le noyau n'est pas essentiellement un cube aussi parfait que les figures de démonstration, lesquelles sont des images types.

J'incline plutôt vers une forme troncaturée, comme la fig. 19 et probablement encore plus déformée, car le noyau est composé de masses ferrugineuses mélangées à d'autres métaux, ce qui amène une transformation des contours du bloc.

Fig. 19.

De plus, les pressions extérieures et les déformations subies lorsque ce noyau traversait les espaces à l'état de germe, ont dû amener des altérations profondes dans ses formes, ainsi qu'il nous est permis de le constater pour le tétraèdre terrestre et pour les bolides et autres corps échoués sur notre globe.

Mais il n'en demeure pas moins un solide de système cubique, éminemment ferrugineux. Par cela même que le fer se trouve très répandu sur la Terre, nous sommes enclins à le mépriser, en lui préférant des métaux plus rares à notre avis, et auxquels nous attribuons une valeur monétaire élevée.

Mus par la cupidité, les alchimistes s'adonnèrent surtout à la recherche de l'or dont ils éblouissaient leurs rêves.

Ayant admis que l'or est une progéniture de l'argent, né lui-même du plomb, ils négligèrent le fer et mirent le plomb au pinacle, tout en attribuant à Saturne, lequel est pour les alchimistes l'astre souverain de ce métal, né par sa puissance et possédant par là même les plus funestes influences, particulièrement celle de détruire tous les principes

de vie, le pouvoir de combattre l'amour, de rendre pauvre, enfin de porter malheur.

Ce désir immodéré des richesses possibles ne peut être attribué à la curiosité scientifique, ni au besoin de faire progresser l'humanité. Il fit reléguer le fer au rang le plus inférieur des métaux.

Comme tous les êtres de mérite, le fer ne garde pas rancune de cette injure, et continue à se prodiguer.

S'il n'était répandu là où il y a existence physique, la vie ne pourrait être.

C'est un métal de tout repos, de toute sécurité. Nos industries ne sont basées que sur son utilisation.

Son caractère est excellent. Il se prête à tout. Rien ne lui répugne : il est propre aux plus humbles besognes comme aux plus nobles tâches.

C'est l'ami par principe de l'homme, et on ne saurait trop lui être reconnaissant de tous les services qu'il nous rend.

Cette nature ferrugineuse au premier chef, jointe à d'autres éléments, tel le nickel, était toute indiquée, pour former un milieu magnétique et électrique de premier ordre, ce qui fait du soleil un monstrueux aimant naturel.

Évidemment, la composition chimique du noyau, tout en développant des courants, intérieurs, ne suffirait pas à lui donner son énergie, s'il ne joignait des forces extérieures.

Il faut compter parmi ces facteurs :

Le mouvement ;

L'influence des planètes ;

Les énergies provenant des univers voisins.

Il est évident que le carré (fig. 17) est tout à fait impropre à jouer le rôle d'un corps céleste doué d'une grande vitesse de rotation.

Mais, en faisant faire à mon cube une évolution de 45°, de manière à ce que la pointe 3 (fig. 17) vienne se placer en A, (fig. 20), j'ai résolu le problème.

Ce renversement n'offre aucune difficulté.

Le soleil étant isolé dans l'espace, lequel n'a aucun sens, son axe peut avoir une direction quelconque.

J'obtiens 2 pôles A, A' (fig. 20) par lesquels mon axe B, B' passe.

Il me reste six autres angles : 1, 2, 3, 4, 5, 6, placés sur des plans différents et se balançant parfaitement.

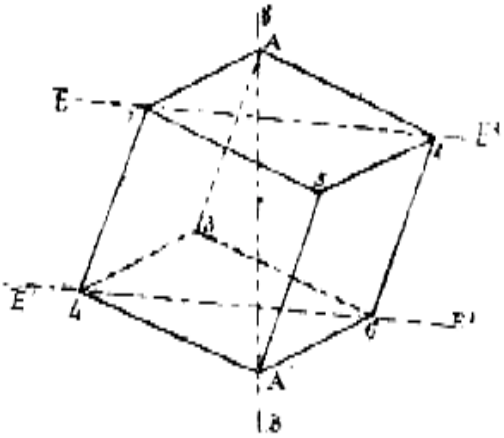

Fig 20.

Les lignes E, E^1, etc., déterminent l'emplacement de l'équateur. Ayant lancé mon cube à une vive allure de rotation, les points A restent comme de juste immobiles, mon solide décrit dans l'espace un cercle aux contours flous et prend des allures gyroscopiques.

Soumis à une évolution moins rapide, qui permet de mieux distinguer les contours du cube, on voit se dessiner alors une fort belle étoile à six pointes, fort régulière, laquelle oscille tantôt à gauche, tantôt à droite, et dont les arêtes sont animées de vibrations très violentes.

Naturellement, mon mobile, en passant de l'état de stabilité en celui de rotation, ne s'est pas transformé miraculeusement en étoile hexagonale.

C'est un effet d'optique provenant de ce que les angles E, E^2 et E^1, E^3, de la fig. 20, passant rapidement et successivement sur les mêmes plans, en sorte que E vienne en E^2 et E' en E^3, nous donnent, étant parallèles, l'impression de deux pointes en sens opposé, reliées par une droite. Voyez B, B' et C, C', (fig. 21).

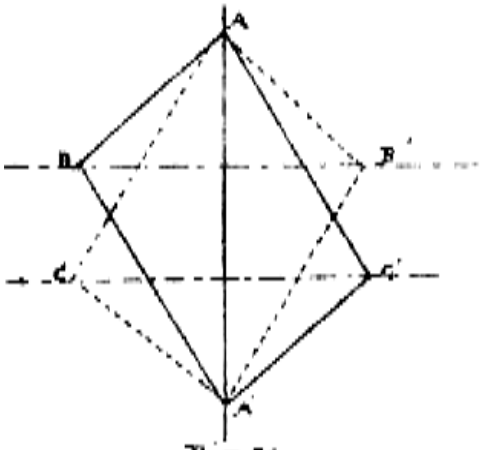

Fig. 21.

En décrivant cette si belle étoile au moyen de ses deux pôles et de ses angles équatoriaux, notre cube indique de lui-même son parallélogramme de force délimité par les points A, B, A', C', (fig. 21).

Il nous reste à considérer les courants magnétiques intéressant le noyau et il nous faut pour cela nous baser sur les connaissances que nous pouvons avoir des phénomènes électriques et de l'aimantation, et aussi de ceux de notre globe.

Nous savons que les grands courants terrestres montent du Sud au Nord et traversent son centre. Il doit en être de même pour notre Soleil.

Ces courants doivent imprégner tous les atomes de leur énergie, et faire ainsi de ce milieu métallique un gigantesque récepteur.

D'autre part, ses propriétés magnétiques lui font engendrer à son tour des rayons semblables à ceux émis par un aimant, et s'élançant tant au travers de l'infini que de son globe.

Sans anticiper ici sur les problèmes des vitalités de notre Univers, nous pouvons constater, dès à présent, que toutes ces émanations étant de l'ordre semi-matériel, forment, au travers de l'Univers solaire, une véritable maille constituant un corps semi-matériel, et dont la densité diminue aux limites de l'espace solaire. Il est de toute évidence que l'axe de rotation du Soleil décrit des courbes ; mais une grande difficulté se présente pour en tenter l'expérience. Le gyroscope de démonstration est toujours appuyé sur l'une de ses extrémités ou sur un de ses bords.
Il en résulte qu'il ne peut se conduire comme un corps libre, abandonné à lui-même dans l'espace.

J'ai cherché à obvier à cet inconvénient, en laissant tomber mon gyroscope d'une certaine hauteur.

Les axes traçaient de grandes ellipses, mais sa vitesse ne pouvait en aucun cas arriver à se rapprocher de la vitesse de rotation du soleil, ce qui doit amener une différence dans le phénomène obtenu.

Une autre cause de déformation dans les mouvements de l'axe, qu'il est impossible de réaliser, du moins pour moi, consiste en la présence des planètes.

Il faudrait construire tout un système planétaire d'assez forte dimension, absolument indépendant de la force de gravitation et agissant comme notre Univers.

Les courbes dessinées dans le ciel, par l'axe solaire, doivent, à de certains moments, subir des variations et se déformer plus ou moins fortement selon le passage de ses planètes. Lorsque les grosses planètes de son système sont toutes du même sens, leur attraction doit faire décrire à l'axe un crochet très allongé, et déplacer en même temps tout le corps en l'attirant à elles. Mais, ces causes de variations ayant lieu à des époques régulières, le soleil doit tracer des figures tout à fait symétriques, à des distances à peu près égales.

Il serait trop hypothétique de faire d'autres commentaires, ou d'établir des thèses plus avancées sur le noyau solaire.

Sans doute, d'autres chercheurs parviendront à créer des lois plus approfondies sur ce sujet si intéressant, et que je n'ai pu jusqu'ici creuser davantage.

CHAPITRE VI

DE LA PHOTOSPHÈRE

Le noyau solaire est caché à nos yeux par une croûte épaisse, présentant l'aspect d'un globe éblouissant, et s'il est permis de se servir de cette image, jouant le rôle de la chair sur l'os.

La surface extérieure que nous pouvons le mieux examiner, n'est pas lisse.

Elle se présente sous un aspect granuleux, lenticulaire, d'une luminosité intense.

On peut comparer ses grains à des îlots étincelants, flottant sur une mer sombre, et donnant ainsi l'impression d'un réseau.

Elle ressemble aussi à la peau d'une orange.

Si un Terrien était transporté sur cette photosphère, il n'aurait plus cette impression, mais il verrait un spectacle grandiose.

Ce ne seraient que pics et montagnes d'une effrayante altitude, entourés d'abîmes incommensurables.

L'écorce solaire étant composée de particules mobiles, ces montagnes lui offriraient la vision impressionnante d'un déplacement perpétuel, accompagné d'un bruit formidable à remplir le ciel.

Ces granules ne sont pas fluidiques, car ils sont métalliques pour la plupart, et d'autres rocheux.

Ce système globuleux existe non seulement à la surface, mais dans toute l'épaisseur de la masse photosphérique.

Cette épaisseur a pu être déterminée, grâce aux taches qui se forment en elle et qui ne sont que d'énormes déchirures.

Ces trous ont de deux à six mille kilomètres de profondeur, et atteignent le noyau. Cette différence prouve que l'écorce solaire est de dimension variable.

Ces abîmes ont laissé voir que la photosphère n'appuie pas directement sur le noyau. Dans les espaces vides ou caverneux, flottent des nuages roses. Il en est découlé naturellement la certitude que comme pour la Terre, le noyau n'adhère pas en toutes ses parties à son enveloppe.

Ces taches ont permis de voir que ce noyau était relativement obscur.

Ceci nous remémore une des épreuves de la haute initiation égyptienne.

L'étudiant avait jusqu'alors adoré Osiris, éblouissant de lumière. Mais un jour, un hiérophante voilé passait en courant auprès de lui, en lui jetant cette phrase :

– « Osiris est un dieu noir ! »

Je pense que cette révélation devait faire éprouver à l'adepte une stupeur, dont l'habitude des mystères effarants devait l'aider à triompher.

Il est curieux de constater, bien que l'explication donnée par l'initiateur fût mystique, l'étrange vérité de ce symbole, dont aucun instrument ne pouvait permettre de vérifier l'exactitude, et dont ces prêtres ne possédaient que la tradition.

Mais laissons le futur mage à son ébahissement, et revenons à notre photosphère.

Le mouvement de giration du globe étant beaucoup plus rapide à l'équateur qu'aux pôles, il en résulte nécessairement que l'attraction est infiniment moins énergique en cette région, phénomène existant aussi sur notre Terre.

On a également remarqué que presque toutes les taches solaires apparaissaient dans cette zone.

Sans doute, les grains offrant moins de cohésion entre eux, permettent des déchirures de l'écorce, avec le moins d'effort possible, pour peu que le noyau ait une vitesse de rotation différente de la surface.

Il doit se produire le même phénomène que dans les rivières à courants dissemblables, c'est-à-dire des tourbillons.

Comme on le sait, les taches sont bien plus brillantes et nombreuses au moment du passage du soleil au travers des nuages des Uranolites de son atmosphère.

La rotation solaire doit évidemment développer sur cette étoile, comme le fait la giration de notre Terre, un courant équatorial allant de l'ouest à l'est et se croisant avec les grands courants magnétiques allant du sud au nord.

Il est donc possible de dire que l'intensité vitale doit être, comme pour la Terre, beaucoup plus énergique dans la zone de l'Équateur qu'aux Pôles.

Il y a, bien entendu, fort loin de la vie terrestre à la vie solaire, laquelle ne comprend ni végétation, ni animaux.

La photosphère irradie dans l'espace des rayons lumineux, chimiques, électriques. Comme son noyau, c'est aussi un monstrueux aimant projetant des vibrations de toutes sortes au travers de son univers et vers l'infini. Il possède, non seulement par sa masse, mais aussi par sa nature magnétique, une grande puissance attractive.

Le noyau et la photosphère ne forment, au point de vue des émanations, qu'un seul bloc, comme ils ne sont qu'un seul corps.

CHAPITRE VII

SPLENDEUR ET VIE

Il faut maintenant parler de la couronne solaire, et rentrer dans la question si délicate de la chaleur dégagée par cette étoile.

Cette couronne, comme on le sait, est divisée en plusieurs zones, dont, entre autre, la chromosphère.

La couronne enveloppe le soleil en toute sa surface. Elle offre aux yeux des astronomes un spectacle magnifique et terrifiant qui dépasse notre imagination.

Tout le monde a pu voir, dans les livres traitant de cette question, des planches représentant ces gigantesques flammes, atteignant plus de deux cent mille kilomètres de long, se tordant, retombant pour s'élancer à nouveau au travers du ciel.

Bien avant que des observations scientifiques eussent pu en être faites, des théologiens soutinrent que le Soleil était entouré de feu, et en firent, par conséquent, l'emplacement de l'enfer.

Cet aspect incandescent n'a fait que confirmer la croyance où nous sommes, que le soleil est un effroyable brasier. C'est par centaines de mille de calories, que l'on compte sa température.

Cette conception du feu-vie fut à la base de presque toutes les religions et de toutes les sciences

Ayant constaté que l'augmentation ou la diminution de la chaleur sur la Terre, correspondait avec l'apparition ou la disparition du soleil, et ayant remarqué que le feu remplissait à peu près les mêmes conditions, toutes proportions gardées, bien entendu, il était tout à fait indiqué de voir dans le soleil un énorme brasier.

Il semble que les Grecs et les Romains ne partagèrent pas cette admiration pour cette étoile.

Apollon est une divinité médiocre, trop occupée à mener ses chevaux pour songer à troubler l'univers.

Les plus vieilles mythologies, comme celle de Sauchoniathon, font naître le jour du chaos. Le jour enfanta la nuit, sans autres commentaires. La Bible parle d'un gros luminaire pour éclairer les hommes.

Moïse, pour arracher son peuple au culte égyptien, n'aurait pas voulu entretenir leur amour pour le Dieu-Soleil, alors qu'il leur enseignait celui de Jehova, l'Infini ; mais les kabbalistes n'oublièrent pas les bienfaits de l'Astre central. Ils lui donnèrent une âme qu'ils appelèrent « Mithratou » de Mithra, divinité antique masdéenne.

Pour Zoroastre, le Soleil est le créateur de toutes choses. Il projette au travers du Ciel, non seulement les chaleurs de son brasier, mais envoie des milliards de spermatozoaires, chargés de répandre la vie dans tous les mondes.

De toutes ces périodes d'adoration, il est resté dans nos cœurs une hérédité qui nous fait concevoir le Soleil comme un feu et cela sans discussion possible.

Le feu-principe est sacré, même pour les sceptiques, les philosophes et les Universités. Pourtant, de véritables iconoclastes ont déjà osé lever des doutes contre le dogme indiscuté. Parmi les plus notoires, il faut citer M. Arrhénius.

Un si haut appui m'encourage pour développer une thèse nouvelle sur ce Soleil-brasier, lequel, malgré toute son apparence infernale, ne me semble pas doué d'un tempérament aussi ardent.

On a calculé qu'il projette six millions de kilogrammètres de rayonnement par seconde et par mètre carré.

Si on expose un vase rempli d'eau aux rayons du Soleil, ce liquide sera rapidement chaud.

De même, une loupe, centralisant et envoyant de la lumière solaire sur un papier le mettra bientôt en flamme, etc.

Tous ces phénomènes indéniables ont amené les astronomes à calculer les degrés de calories du Soleil, et par là, à connaître les dates de son extinction et de sa mort. Ces

savants ont écrit de très belles choses à ce sujet ; mais l'imposante et effrayante accumulation d'intégrales n'ont pu, jusqu'à présent, amener de solution dans le problème de la thermodynamique solaire, ni mettre les chercheurs d'accord. Ils voisinent à quelques centaines de milliers d'années près.

Quelques-uns comme M. Schuter et Sir Normann Lockyer, s'appuyant sur les raies du spectroscope, expliquent les calories stellaires et leur composition chimique sans arriver à plus de précision.

M. Arrhénius s'appuie sur les lois de Maxwell, pour édifier sa théorie géniale et nouvelle, en ce qui concerne la splendide lumière qui entoure le Soleil. Selon lui, la couronne serait une couche de gaz, c'est-à-dire une atmosphère chargée de particules gazeuses et autres, comme celle des comètes, et que la précession de radiations projetterait en tous sens.

La lumière Solaire est très riche en rayons ultra-violets, lesquels ont la spécialité d'ioniser les gaz.

Ceux-ci, chargés d'électricité alors que la photosphère, par rapport à eux, demeure d'un pôle de nom contraire, sont, par ce fait, illuminés et étincellent dans l'espace en se mouvant et en s'allongeant, selon la violence dont la précession les anime.

M. Arrhénius n'ose pas aller jusqu'à prétendre que le Soleil pourrait rayonner une lumière froide. Évidemment, il n'est pas à supposer que le Soleil soit un astre glacé. Il y a tout à penser que sa surface est chaude ; mais très probablement beaucoup moins qu'on ne le présume généralement. D'après les anciennes idées admises, une matière quelconque en combustion : bois, charbon, métal, etc., dégage, selon sa nature, des quantités variables, mais toujours existantes, de chaleur.

En un mot, par cela même qu'il est incandescent, ce foyer émane des calories toujours en une même teneur de degrés, qu'il avait emmagasinées pour sa formation. Ce qui revient à dire que la chaleur est existante, indiscutable. Aujourd'hui, on sait que les objets de natures différentes, présentés à un même feu, offrant tous des degrés de tem-

pérature variable selon leur composition, et après de patientes recherches, les savants sont arrivés à conclure, que la chaleur est un phénomène non existant par lui-même, mais bien dû à la résistance de pénétration ou à la facilité d'absorption des corps soumis à ses rayonnements ; cela, selon leur composition ou leur densité.

Ces corps peuvent ou devenir brûlants, ou demeurer indifférents aux efforts d'une source de chaleur.

Ces découvertes sont dues en grande partie au physicien G. Lebon, et tous les savants ont dû se ranger à son avis.

L'opinion de ces hommes si éminents me donne le courage d'exposer de nouvelles thèses. Il est évident que la Terre est de beaucoup plus dense que son atmosphère, et oppose ainsi aux rayons solaires un véritable obstacle à la pénétration.

Envisageons les rayons lumineux émanés du Soleil, traversant l'espace à la vitesse vertigineuse de 300.000 kilomètres à la seconde, et venant se buter contre notre globe opaque.

Une partie sera immédiatement renvoyée vers le Ciel ; comme le serait une balle de fusil rencontrant une plaque d'acier et rebondissant selon sa force de propulsion, à des distances plus ou moins grandes.

De ce choc de la lumière – laquelle est, comme on le sait, semi-matérielle, – contre la Terre, naît aussitôt une chaleur intense.

Cette théorie est appuyée sur ce fait que, plus on monte vers les confins de notre atmosphère, plus la température est basse, alors qu'elle s'élève de plus en plus en se rapprochant de notre globe où les couches sont extrêmement denses, presque solides.

Si la chaleur ressentie provenait directement du Soleil, ce serait l'inverse qui serait constaté ; car notre atmosphère étant également de plus en plus dense, tamiserait les rayons caloriques, comme le ferait un écran, et s'échaufferait d'autant plus que l'altitude serait plus élevée.

La propriété de réfraction de la Terre n'est un mystère pour personne.

L'anomalie des couches supérieures atteignant les plus basses températures, a été expliquée par des théorèmes de pression des molécules plus denses près du sol.

Les adversaires de cette hypothèse font remarquer que, si le soleil était un bloc de feu, plus on irait vers lui, plus il nous brûlerait et chaufferait les corps ; alors que les espaces interplanétaires sont à une température estimée à 280° au-dessous de 0.

Mais il serait possible de leur répondre par la nouvelle théorie qui nous enseigne que les rayons cathodiques n'ayant aucun obstacle à traverser, puisqu'ils voyagent dans le vide, ou plutôt au travers de l'Éther, ne peuvent chauffer de corps n'existant pas.

La question, dans ce cas, peut trouver autant de raison d'être dans l'un comme dans l'autre sens.

Envisageons ce problème d'une manière différente pour essayer de trouver une explication. La première comparaison qui nous vient à l'esprit est celle des atomes.

On sait que ces corps, en s'entrechoquant, développent de la chaleur, sans prendre feu. On s'est aperçu que l'atome possédait en soi-même une énorme teneur en calories ; mais cette chaleur est latente et l'atome peut indifféremment générer le froid ou le chaud ; cependant il rayonne toujours autant dans les deux cas. En sorte que sa lumière peut être dite froide, ou inversement.

Comme la similitude entre un Univers solaire et un atome ne fait plus l'objet d'aucune discussion, il me semble préférable d'incliner vers cette thèse : que le Soleil possède une chaleur latente, c'est-à-dire qu'il irradie des vibrations, lesquelles, selon les corps et les milieux chimiques qu'elles rencontrent, développent le chaud ou le froid.

Le dogme du Soleil incandescent repose aussi sur l'aspect de la couronne, dont les flammes dardent de toute part.

Si ces flammes étaient bien réellement dues à un brasier, nous verrions le globe solaire au travers d'un brouillard, et la photographie ne pourrait en dévoiler les taches et les granulations, du moins aussi nettement. Il peut être objecté

que le manque d'atmosphère peut amener cette limpidité. Mais la couronne se rapproche énormément de la composition chimique de la dernière couche de notre atmosphère, c'est-à-dire qu'elle est composée d'Hydrogène, d'Hélium et de rayons Ultra-violets.

Nous savons que la Terre projette aussi dans l'espace de la lumière et de la chaleur, pourtant notre globe et ses couches aériennes ne sont pas un bûcher se tordant en longues spirales de feu.

La couronne solaire étant l'atmosphère de ce corps, il nous faut rechercher dans un autre ordre d'idées si nous ne pouvons trouver un éclaircissement à notre problème. Nous voyons dans notre Univers et dans le Ciel, un phénomène lumineux à peu près semblable.

Je veux parler du cas des nébuleuses et des comètes. M. Swen Arrhénius a pu démontrer que l'éblouissante lumière des nébuleuses était due, non à l'embrasement des particules les composant, mais simplement aux courants électriques projetés par les étoiles ; ces vibrations de pôles positifs, en se transformant en ce sens, traversent les amas de poussières et de matières cosmiques des novas, lesquels étant électrisées négativement se mettent à briller, sans éprouver de fusion.

Notre Soleil étant lui aussi, comme les autres étoiles, un grand émetteur d'ondes électriques, il est à penser que ces énergies, en parcourant un champ chimique aussi bien approprié que l'espace coronal, ionisé par les rayons Ultra-Violets et de pôle opposé au centre, peuvent au même titre que les novas, faire étinceler ces atomes.

Le second cas probant, destiné à soutenir mon hypothèse, repose sur les comètes, dont les queues, formées de particules non solidifiées, sont illuminées par les rayons électriques solaires et prennent l'aspect de longues flammes.

La Terre passant assez fréquemment au travers de la queue de ces météores, nous savons par expérience que loin d'être rôtis, nous n'avons même pas constaté une élévation de température dans notre atmosphère.

Il est également à considérer que certaines comètes passent si près du soleil, que leur noyau solide traverse la couronne.

Si cette couronne possédait un nombre effroyable de calories, ces visiteuses, composées en grande partie de métaux, seraient immédiatement réduites en un état incandescent.

Il n'en est rien.

Les comètes ressortent absolument dans le même état qu'avant leur passage dans cette région solaire, et le spectroscope ne nous accuse aucune modification, ni dans ses atomes ni dans sa chaleur.

D'autre part, si le Soleil était un bloc de feu, les planètes Vénus et Mercure si rapprochées de lui, devraient être réduites en fusion ou en sphères gazeuses ; car même le Diamant et les métaux les plus réfractaires à la chaleur, couleraient comme de l'eau en étant exposés à l'effroyable température qui est attribuée à notre étoile.

Il n'en est rien.

Mercure, le plus proche du Soleil, se présente à nous comme un astre absolument dense. Il n'a, comme les autres planètes, qu'un très faible rayonnement. Son atmosphère est étendue et n'offre aucun aspect ardent.

Vénus est également un corps obscur et sans aucune surfusion. De plus, son atmosphère contient une quantité énorme d'eau.

Comment admettre que ce régime aqueux pourrait exister dans le voisinage torride de la terrible couronne ?

Il est aussi admis, toujours pour soutenir la théorie du Soleil-feu, que les gaz de son atmosphère, sont élevés à une telle température, qu'il leur est impossible de brûler.

Voilà donc un bûcher entouré de monstrueuses flammes, preuves de son ignition, qui brûlerait sans brûler ? Alors que l'élément principal en serait le gaz hydrogène en combustion.

Si nous abandonnons la couronne, pour envisager la question du globe lui-même, dont la photosphère étincelle d'un éclat insoutenable, eh bien ! cette croûte ne nous présente aucun symptôme d'un corps en fusion, comme

elle devrait l'être. Les poussières en sont détachées, non adhérentes l'une à l'autre. En un mot, sèches.

Tout, au contraire, indique que le Soleil possède à la fois le don d'être chaud et froid, comme il y a des lumières obscures et froides.

– Qu'on me pardonne ces illogismes aujourd'hui acceptés ou imposés par des savants comme M. G. Lebon.

Le Soleil nous donnerait l'impression d'un androgyne, lequel, comme l'homme de la fable d'Ésope, soufflerait le feu et le froid, sans être pour cela ni glacé ni brûlant. Son éclat lui viendrait de ses influences magnétiques et électriques. Passons à un autre ordre d'idées.

Les plus illustres savants se sont livrés à des calculs compliqués, pour attribuer aux énormes quantités de poussières, d'Uranolites, de Météorites, etc., l'entretien de la chaleur solaire. Ils ont même essayé, par ce moyen, de présumer la durée vitale de notre astre central.

Mais il se rencontre de très grandes difficultés pour arriver à une conclusion satisfaisante. La première consiste en ce que si, depuis sa naissance, le Soleil – et tout le prouve – se livre à cette incessante absorption de matières passant à sa portée, il serait tellement accru en proportions, qu'il tiendrait à peu près tout son Univers.

Ce cas n'existe pas, et aucune augmentation sensible du globe n'a été constatée.

La seconde difficulté se trouve dans l'insuffisance de longévité qui lui est attribuée.

Ces chiffres ne s'accordent pas du tout avec les données géologiques, lesquelles allongent la vie solaire en des proportions gigantesques.

MM. les Géologues ne voulant en rien raccourcir les siècles d'existence de cette étoile. La question reste donc en suspens.

Ces Uranolites, ces Météorites, les petites planètes et les vagues de poussières, les nébuleuses qui traînent obscurément leurs voiles dans notre Univers, ont été l'objet d'ardentes polémiques.

Des écoles enseignent encore en grand mystère que ces débris célestes proviennent d'une énorme planète, ayant existé entre notre Terre et Jupiter.

Cette planète, coupable de crimes, fut jugée et broyée.

De moins mystiques affirment que cet astre fut brisé en sa collision avec un de ses voisins. Ce qui mettait en jeu deux planètes disparues au lieu d'une.

D'autres disent qu'elle ne put s'agréger et resta à l'état de morceaux informes. Il semble beaucoup plus plausible de penser que ces débris stellaires, comme un certain nombre de poussières, proviennent de notre ancienne nébuleuse solaire.

N'ayant pas trouvé de germe pour les condenser, ou les planètes, ayant assez de matériaux pour leur propre énergie, les ayant négligés, ces particules et blocs restèrent en suspens et errèrent dans le Ciel en compagnie des poussières venues des autres Univers, des formidables projections des déchets solaires et planétaires.

Ce sont, si je puis m'exprimer ainsi, des provisions pour les astres.

Effectivement, le soleil ou ses satellites en irradiant toutes leurs énergies, sont obligés pour accomplir ce travail, de dématérialiser leur corps physique.

Or, s'ils n'étaient pas reconstitués par un élément de même nature ou assimilable, c'est-à-dire, par des corps physiques, ces astres se verraient en peu de temps réduits à l'état de souvenir.

Nous assistons au spectacle de notre Soleil, attirant à lui, une quantité étonnante d'éléments arrachés à nos planètes et aux Univers voisins.

Nébuleuses gazeuses assez imprudentes pour s'approcher de lui ; Météorites, Uranolites, tout est absorbé sans jamais rassasier cet ogre.

Bien plus, tous les onze ans, cet appétit formidable semble s'éveiller, et, il avale, c'est le mot, des tonnes kilométriques de matières.

Pour ne pas avoir à rougir de la gloutonnerie de notre étoile, dont Louis XIV de France fut le digne émule, disons

tout de suite que les planètes ne dédaignent pas d'accaparer tous les petits corps qui passent à leur portée.

Mais le Soleil ne garde pas toutes ces conquêtes ; il projette en même temps une imposante quantité de poussières et de blocs, lesquels vont errer dans l'Infini. Il dématérialise des particules matérielles pour en créer des ondes lumineuses, électriques, etc., etc., dont il bombarde les plaines célestes.

Nous nous trouvons en présence d'un véritable travail d'assimilation et de désassimilation.

Sans aucun mystère, le Soleil nous fait voir que, pour exister, il mange, c'est le mot, des corps de même composition que la sienne.

Il vit donc, comme nous, par la nutrition. Par ce moyen de perpétuel échange, il nous semblerait devoir être éternel.

Ce serait une hypothèse erronée, car l'homme se nourrissant également devrait, lui aussi, ne jamais mourir, ce que nous savons inexact.

Le Soleil, comme toutes les créatures physiques, mourra un jour.

Quelle sera sa période de longévité ? Je l'ignore.

Pour des existences d'un cycle aussi grand, ce ne sont pas quelques milliards de nos années qui peuvent compter, et pour l'Éternité sans heures, le cadran de nos minutes n'existe pas.

CHAPITRE VIII

L'ASTRE-DIEU

Aujourd'hui, il est reconnu que le Soleil est construit sur le même plan qu'un atome (fig. 3).

Par conséquent, son être ne comprend pas seulement le globe proprement dit, mais encore les planètes et tous les espaces interplanétaires.

On appelle cet ensemble un Univers.

Il se présente à nous comme un être parfaitement constitué, possédant des points matériels différents, ayant des fonctions appropriées à la bonne marche de l'organisme, et destinées à y entretenir la vie.

Ce tout comprend une forme (fig. 22).

Notre étoile n'occupe pas le centre de son Univers.

Cette anomalie a été la cause de beaucoup de recherches, car on avait pensé que, comme pour les ellipses, il devait y avoir deux foyers, soit deux astres. Peut-être même, l'un serait-il noir. Mais l'étude des courbes planétaires prouva l'impossibilité de cette hypothèse. Le Soleil, seul maître de son Univers, ne doit pas son déplacement à la présence d'un rival.

Entraîné par sa gigantesque propulsion, il doit, bien que nous n'admettons pas de résistance dans l'Éther, éprouver une certaine tendance à l'aplatissement, si on met en compte la masse des autres sphères contre lesquelles il se choque, et ce phénomène a nécessairement lieu du côté directement placé vers le cheminement, alors que le côté opposé doit s'allonger : voyez fig. 22, B. Il doit même se produire un certain renflement : voyez fig. 22, A.

Nous voici en présence de l'œuf de Brahma de la théogonie Hindoue, cet œuf du monde gigantesque et si étincelant que les yeux ne peuvent en supporter l'éclat.

Effectivement, Brahma, avec ses trois visages est un Dieu matériel, sur le plan physique. Nous le voyons assis au centre du monde. Par conséquent, cette trinité imposante ne serait autre chose que le soleil, sous un autre symbole.

Les hypothèses de la théorie Hindoue seraient très intéressantes à rechercher, pour se rendre compte des connaissances des initiateurs et professeurs de cette école, avant qu'elle ne devînt un dogme obscur. Ceci permettrait de se rendre compte de la science de ce peuple à cette époque. Mais cette étude n'entre pas dans le sujet de ce livre.

Cette forme ovoïde doit être une loi de nature, pour tous les corps destinés à fendre un élément quelconque, si nous en jugeons par les oiseaux et les poissons.

Le corps solaire étant ainsi délimité, laissons de côté, les influences extra-stellaires, et voyons ce qui se passe dans son intérieur.

Ainsi que nous le savons déjà, le Soleil est un puissant aimant, par conséquent il doit émettre dans l'espace des effluves, dont l'aspect doit se rapprocher à peu près du spectre si typique de l'aimant, et dont les cercles pointillés de la figure 22 donnent autant que possible, une image approximative.

Je tiens à dire tout de suite que les figures 22 et 23 ne sont que des schémas, destinés à mieux faire comprendre la théorie que j'expose ici. C'est-à-dire que les échelles n'y sont pas observées.

De même, les lignes pointillées de la figure 22, et les cercles de la figure 23, ne sont pas uniquement réservées aux lignes de force ou d'influence des aimants. Elles résument toutes les vibrations semi-matérielles du soleil, électricité, lumière, etc. Comme bien on pense, elles rayonnent en toute la sphère. Leur nombre est infini et ne pourrait être dessiné en une figure de démonstration. Ces ondes sont donc différentes, selon leur sorte de grandeur, et forment des sinuosités et non des courbes rigides. Dans chacune de ces émanations, il existe des ondes douées de plus ou moins d'énergie dont les particules ne sortent jamais de la sphère solaire, alors que d'autres traversent tous les espaces. Les rayons lumineux, par exemple, doués d'une

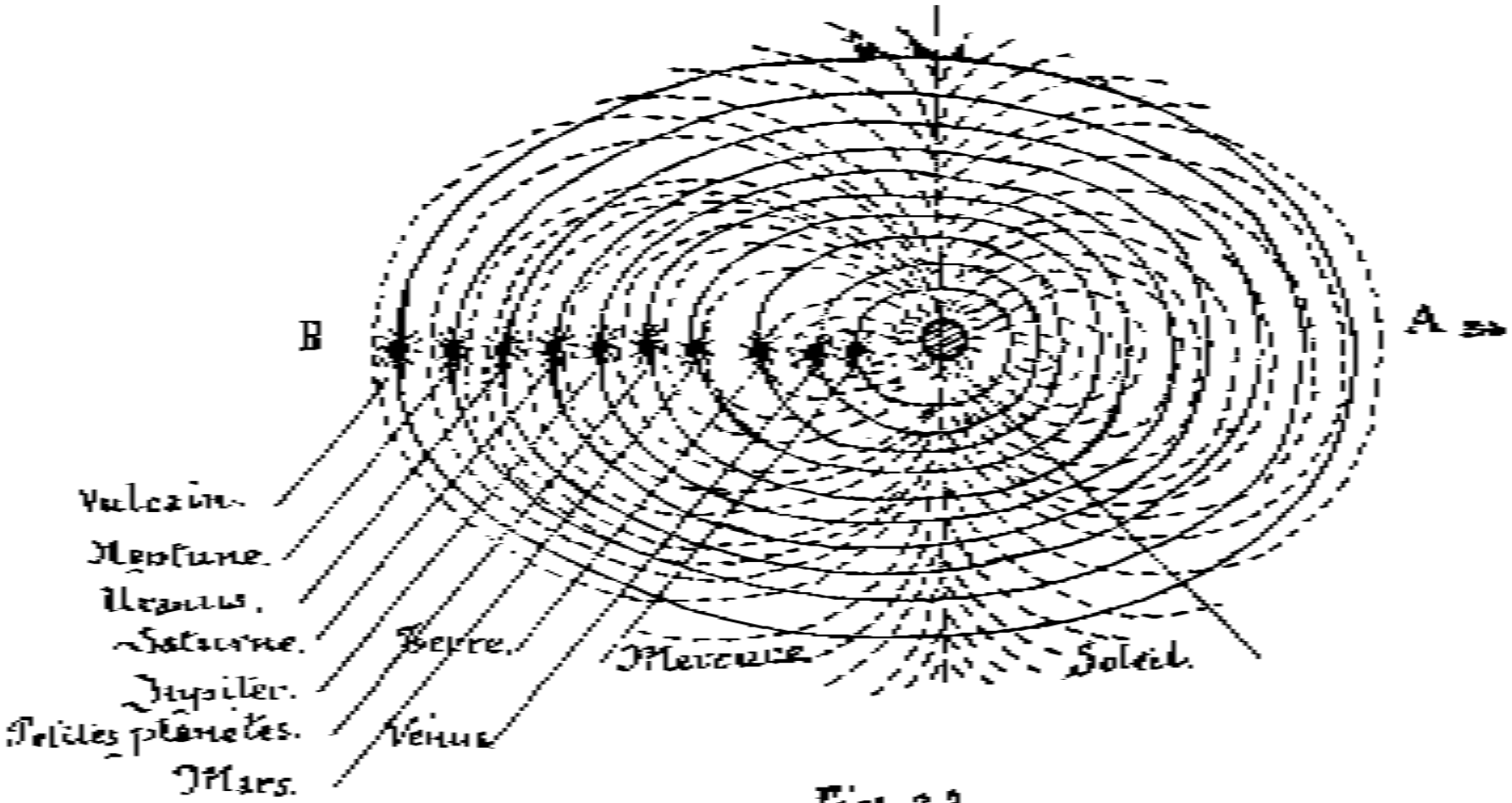
B
A
Vulcain.
Neptune.
Uranus.
Saturne.
Jupiter.
Petites planètes.
Mars.
Terre.
Vénus
Mercure
Soleil.

Fig. 22.

vitesse considérable franchissent de toute part le globe et s'élancent vers les autres Univers. De même, comme il sera dit plus tard, les matières physiques, poussières et germes, sont projetées par les espaces entre B et B', figure 23.

Mais la majeure partie des émanations du noyau central, reste dans son univers pour y former ou entretenir la vie de l'être entier.

Si nous revenons à la figure 22, le premier aspect dont nous sommes frappés, c'est la similitude entre cette image et celle d'une dynamo.

Nous savons déjà que l'ensemble de ces planètes est électrisé négativement par rapport au Soleil. Mais ici, induit et électro-aimants sont tous animés d'un mouvement giratoire inusité dans nos dynamos et dépassant tout ce que nos machines les plus perfectionnées peuvent atteindre.

Le volume des inducteurs est en proportion de la grosseur de l'Induit. Au Soleil, rien ne manque, pas même le cœur en métal, puisque nos dynamos ont un collecteur en fer doux et que notre noyau central solaire est composé en grande partie de fer, et de métaux tout à fait propres à servir de collecteur.

Les planètes, faisant ici fonction d'électro-aimant, bombardent le Soleil de toutes leurs énergies électriques et de leurs forces. La charge doit atteindre un voltage formidable.

Les satellites solaires sont aussi nécessaires pour sa propulsion et son aimantation ; mais n'anticipons pas.

Le Soleil, à son tour, monstrueux récipient d'énergies accumulées, éjacule les effluves électriques dont il est gorgé, et dont une partie retourne à ses planètes ou circule dans son Univers, en formant, soit avec les autres ondes semi-matérielles, soit avec les particules matérielles, des nœuds de croisements.

Comme on le voit, notre système solaire tout entier est édifié selon les lois de la plus splendide machine électro-chimique.

Il existe pourtant avec nos dynamos quelques différences à signaler. C'est que les planètes ne tournent pas sur un même plan ; mais elles représentent de cette manière l'épaisseur de nos anneaux. Elles ne sont pas toujours sur la même ligne ; cela est nécessaire pour mieux « encercler »

l'astre et probablement pour contrebalancer certaines forces.

Elles tournent à des vitesses différentes, et la forme légèrement ovoïde de l'ensemble amène une différenciation avec notre dynamo actuelle.

Par leur position variable, en rapport avec le Soleil, les planètes doivent nécessairement amener des ruptures d'équilibre dans les forces émises, et, par là, dans les croisements avec les autres forces semi-matérielles. Tantôt s'annulant ou créant des anomalies.

Leur éloignement ou leur rapprochement du noyau central doit également amener de grandes perturbations dans l'économie du système tout entier : parfois des tempêtes.

Comme nous savons que toute création, ou manifestation vitale, ne peut se produire que par suite de mouvements, c'est-à-dire de rupture d'équilibre, nous voyons que la dynamo-soleil doit être bâtie, non comme la nôtre, pour générer simplement une force, mais pour avoir des ruptures d'équilibre destinées à créer sa vie, ce qui explique l'anomalie de sa construction.

Notre admiration ne peut que s'augmenter devant une si merveilleuse compréhension de ce génie fécondant toutes nos existences.

Les planètes, comme je l'ai déjà dit, remplissent un autre emploi que celui d'anneau de Gramme.

Elles servent à entretenir, par leurs vibrations et leurs effluves, la force magnétique solaire ; ce qui lui permet d'émettre, sans trop de fatigue, l'énorme énergie dont il dispose.

De nos jours, l'aimantation et l'électricité semblent être de même origine : deux forces émanées d'un androgyne.

Si je puis m'exprimer ainsi, l'électricité serait « chaude », et l'aimantation « froide » selon les estimations que nous sommes obligés de donner à des températures différentes, afin de nous y reconnaître, mais qui ne sont, comme on le sait, que des relativités. Effectivement, les phénomènes électriques s'accompagnent, généralement, d'une tendance à une élévation de température, alors que tous les essais que j'ai pu faire sur l'aimantation, n'ont amené aucun échauf-

fement sensible des particules métalliques, soumises à l'expérience.

Ainsi que nous le savons, la force électrique manifestée, la lumière, ont une tendance à la désagrégation des matières agglomérées. Les ondes obscures et l'aimant, ce dernier par ses pouvoirs attractifs, peuvent être considérés comme des coagulants.

Ces deux principes étant les vertus essentielles de la vie et du Soleil, nous ramènent à un symbole de l'une des grandes écoles philosophiques de nos jours. Symbole Solaire auquel est attribué un principe mâle et un principe femelle.

Le principe mâle est appelé « Solve » dissolvant et se trouve à droite.

Le principe femelle se dit « Coagula » et tient la gauche.

Effectivement on peut prétendre que le positif dans les pôles, dissout toutes les choses, alors que le négatif coagule.

Cette expérience est facile à faire avec la galvanoplastie.

Naturellement la lumière devint « Le bon principe » et l'ombre « Le mauvais ».

La Lune noire et la Lune blanche, etc., etc. Je suis bien persuadée que les Alchimistes vraiment dignes de ce nom, c'est-à-dire professant la science chimique, y cherchèrent moins de malice. N'ayant pas nos formules ni nos façons d'opérer, ils créèrent des signes selon leurs besoins et arrivèrent à un langage vraiment mystérieux ; mais nos livres de physique pourraient, pour un ignorant, paraître vocabulaire encore plus obscur.

Comme nous continuons à le voir, le Soleil est loin de faire comme le pélican : il ne s'ouvre pas le flanc pour nourrir ses enfants, s'épuisant ainsi à la peine. Ce serait comme si un homme arrachait son cœur pour entretenir ses différents organes. Mais les planètes ont encore une autre fonction que celle de nourrir les forces semi-matérielles du noyau Solaire.

Revenons à la figure 23.

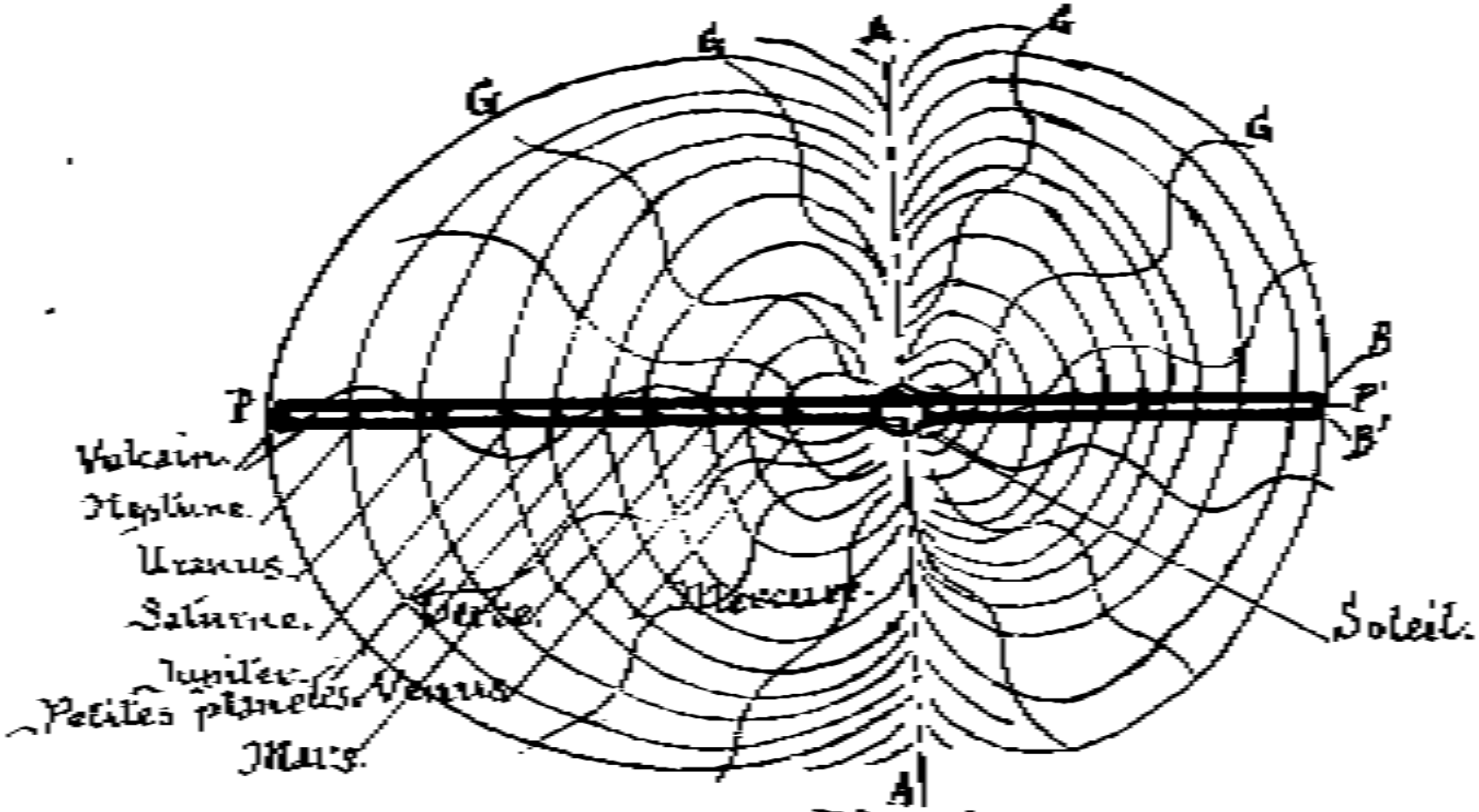
G
G
A
G
G
B
P
P'
B'
Vulcain.
Neptune.
Uranus.
Saturne.
Terre.
Mercure.
Soleil.
Jupiter.
Petites planètes.
Vénus
Mars.
A'

Fig. 23.

Nous constatons que les planètes tracent leurs orbes de P à P'.

Si nous considérons A et A', comme un axe, nous aurons l'image la plus parfaite d'un gyroscope de démonstration, lequel par sa vitesse, devenue ici tout à fait vertigineuse, soutient l'ensemble Solaire dans l'espace. Elles forment le plateau de la roue (I) dont le Soleil est le moyeu. Ce gyroscope voltige et s'entrechoque avec les autres univers comme le font les atomes et les étoiles, lesquelles voyagent dans toutes les directions.

Cette position des planètes nous donne aussi une autre image : celle de Saturne avec son anneau.

Effectivement, il est su que dans le commencement de sa formation, le Soleil était entouré par sa nébuleuse, dont les particules matérielles tournaient autour de lui comme un immense anneau de poussière.

Saturne nous offre le même spectacle.

Si nous le remarquons chez Saturne comme dans le Soleil (fig. 23), cette couronne tient toute la zone ou à peu près, de l'Equateur de ces astres. Il devient alors possible de prétendre que toutes les formes matérielles évoluent absolument dans cette zone, alors que les pôles sont réservés principalement aux émanations fluidiques.

L'équateur est donc le centre vital des créations physiques et des corps matériels.

Comme on le sait, les planètes adressent au Soleil des poussières, des parties d'atmosphère et il les bombarde aussi de ses multiples particules cristallines, de ses Uranolites, etc., formant ainsi une zone très dense, véritable carcasse solide résistant à l'effort de cheminement et à l'écrasement, dont les parties A, A', figure 23, étant moins compactes sont moins préservées.

Par une parfaite compréhension des besoins de son existence, les planètes éloignées de son centre, voyageant dans des régions moins épaisses, et bien que plus grosses, donnent à la circonférence, par leur nature moins lourde, une

(I) Consultez aussi la fig. 14, dont le symbolisme est éloquent.

élasticité destinée à supporter tous les chocs, sans brisement, alors que le centre est rigide et résistant.

La connaissance de l'équateur matériel nous donne un autre corollaire.

C'est que le Soleil projette ses matières solides, non indifféremment dans toutes ses parties, mais seulement par son renflement équatorial.

Cette thèse peut s'appuyer sur ce fait : que sa vitesse de rotation amenant dans cette zone une très grande diminution de force attractive, alors que la force centrifuge augmente, les matériaux de l'écorce étant moins coagulés ont une tendance à s'échapper par la tangente et à voler au travers de l'espace.

Parmi les Uranolites projetés dans les airs, quelques-uns doivent également provenir des couches plus profondes de notre étoile, comme le sont les bolides de nos volcans.

Ces Uranolites, s'ils sont lancés par le Soleil à une vitesse comparable à celle de la lumière, traversent nos espaces et vont voyager bien loin parmi les étoiles, dans l'Infini d'où ils ne nous reviennent plus. D'autres, ayant moins de force de propulsion et s'ils sont électrisés positivement et passent dans quelques nuages de nébuleuses de notre Univers, peuvent devenir des noyaux de planètes. Ce sont alors des germes de vie.

La plupart, ne trouvant aucun élément propice, voyagent dans notre sphère solaire pour devenir la proie des autres planètes et même de l'astre central. Une image peut nous permettre de faire une comparaison de cette opération.

C'est la fleur de Lotus lançant ses graines dans l'air. Les unes vont bien loin, vers des rivages inconnus, d'autres, moins vigoureuses, croissent en famille auprès de leur mère, alors qu'une grand partie, coques vides et sans vitalité, deviennent un fumier reconstituant, dont les jeunes plantes font leur profit.

Nous pouvons donc conclure que par son équateur, le Soleil nourrit et crée toutes les parties matérielles de son Univers : c'est le siège de sa vie physique et de son système circulatoire matériel.

Mais tel que je viens d'exposer ces différentes fonctions, il semble que la nature solaire soit composée de deux parties bien séparées, dont l'une est semi-matérielle et l'autre, matérielle, ayant chacune des fonctions tout à fait indépendantes, s'ignorant pour ainsi dire.

Il n'en est rien.

Ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par la figure 23, les courants semi-matériels, en allant de A en A' ou inversement, croisent les plages planétaires et les ondes lumineuses G, ainsi que les vibrations émanées en quantités innombrables du Soleil, lesquelles emplissent son être et rayonnent au delà de lui-même.

Malheureusement, la plupart de ces gigantesques manifestations d'énergie nous échappent, nous ne pouvons que les pressentir encore.

Toutes ces forces, en se croisant, nous donnent l'aspect d'un réseau, condition primordiale chez un corps constitué de cette nature.

Il faut s'arrêter un instant sur la merveille produite par ces croisements.

Voici, en théorie générale, ce qu'il faut imaginer pour arriver à posséder la conception de ce phénomène :

Une force quelconque, lancée et ne rencontrant que le vide, ne produit rien et se perd sans résultat.

Si cette force rencontre un obstacle de même énergie ou amplitude d'ondes venant de sens directement opposé, elles s'anéantissent toutes les deux, ou rebondissent. Mais, si cette force en rencontre une autre en sens légèrement oblique, aussitôt elle forme avec cette énergie une combinaison, prenant alors une direction nouvelle, elles créent un être participant de leurs deux natures. Dans les fluides comme l'eau, un tourbillon se creuse. Dans les poussières célestes une nova prend naissance et le choc d'un germe devient un univers.

Dans la figure 23, tous ces croisements font, comme je l'ai déjà dit, des mailles ; chaque point de rencontre s'appelle un nœud. Chaque nœud, selon que le point fait participer plusieurs forces, donne naissance à un corps semi-matériel, matériel ou participant des deux énergies.

Comme nous savons que toutes ces émanations sont en nombre infini et se rencontrent généralement en quantité innombrable en un seul nœud, nous pouvons dire qu'un corps est composé d'une infinité de forces ou d'éléments participant en une grande proportion de la composition générale de l'Univers. Nous pouvons dire également que par tout l'espace solaire, à chaque instant et éternellement, ces forces en circulation créent un être, destiné à tenir l'équilibre de l'économie vitale du Soleil.

Il est maintenant démontré que le Soleil n'est pas seulement notre noyau, mais que son être est constitué par tout son Univers avec les planètes, et tous les espaces contenus en lui.

Jamais plus merveilleuse image de vie, d'intelligence et d'harmonie ne pourra être comparée à ce splendide habitant des Cieux ; exception faite naturellement des autres étoiles.

Ainsi que nous le voyons, le Soleil, âme immense, nous contient en ses flancs comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur. Par lui toutes les vies existent et sont agissantes ; par sa force, il nous soutient dans l'Infini comme « comme une rangée de perles » dit la Bhagavad Gita hindoue.

Notre monde et toutes les autres planètes lui doivent leur naissance.

Il est le Dieu de toutes les formes sensibles, et de celles qui ne le sont pas pour nos sens.

Son « Soi », ne réside pas seulement dans le noyau, mais en tous et en tout. Dans le caillou, dans l'homme, dans le nuage qui passe, au centre de son Univers comme à sa périphérie.

Il a toutes les formes puisqu'il les engendre toutes ; Il a toutes les splendeurs.

Mais il faut le dire : Il est des forces extérieures à sa nature, qui ne sont pas de lui, qui ne font que passer par son Être pour continuer leur voyage dans l'Infini et dont quelques-unes restent attachées à son brillant rivage.

Cette exception, que la vérité m'oblige à inscrire, étant faite, quelle admiration et quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ce Dieu, fils de l'Infini ; Pèlerin des routes stellaires, dont il éclaire les plaines de sa lumière sans ombre.

Splendeur de la chair du grand Tout dont il est un atome, enfanté dans les replis éblouissants des chaînes étoilées, qui éploient leurs ondes, comme les écailles des grands dragons.

Salut à toi, notre Père solaire, Astre-Dieu !

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES SAVANTS ANCIENS ET MODERNES ET DES OUVRAGES CITÉS DANS LE TEXTE

Anaxâgore 1
Arrhénius ..... V - 33 - 54 - 55 - 58
Bhagavad Gita (La) 72
Buffon 39
Cartaud 13
Démocrite 1
Fabre (naturaliste) IV
Flammarion V
Hermès ..... 7 - 40 - 42
Kant 39
Kelvin (Lord) 21
Lao-tze 24
Lebon (G.)..... 1 - 2 - 7 - 11 - 13 - 56 - 60
Leduc 11
Lucrèce 1
Maxwell ..... 21 - 55
Normann Lockyer (Sir) 55
Oswald ..... 13 - 34
Poincaré (H.) IV
Schrön ..... 12 - 13
Schuter 55
Zohar 42
Zoroastre ..... 17 - 23 - 25 - 26 - 54

TABLE DES FIGURES

Répulsion de deux atomes (fig. 1)..... 2
Attraction atomique (fig. 2)..... 2
Forme atomique (fig. 3)..... 3
Groupe d'atome (fig. 4)..... 6
Cellule (fig. 5)..... 9
Dragons chinois (fig. 6)..... 10
Caducée de Mercure (fig. 7)..... 10
Serpent kabbalistique (fig. 8)..... 10
Groupe de cellules (fig. 9)..... 13
Cellule cristalline (fig. 10)..... 13
Tortue céleste (fig. 11)..... 15
Ruche d'abeille (fig. 12)..... 16
Œil du monde (fig. 13)..... 23
Scarabée sacré égyptien (fig. 14)..... 25
Centre du Monde (fig. 15)..... 26
Théorie solaire malgache (fig. 16)..... 28
Pierre cubique (fig. 17)..... 38
Système cubique (fig. 18)..... 38
Noyau solaire (fig. 19)..... 43
Axe et noyau solaire (fig. 20)..... 45
Étoile hexagonale (fig. 21)..... 45
Forme de l'Univers solaire (fig. 22)..... *hors texte*
Forme gyroscopique et créatrice de l'Univers solaire (fig. 23)..... *hors texte*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION I

CHAPITRE PREMIER

Des atomes 1

CHAPITRE II

Cellules 9

CHAPITRE III

Éther 19

CHAPITRE IV

Légendes, religions, symboles solaires 23

CHAPITRE V

Noyau. – De la pierre cubique 31

CHAPITRE VI

De la photosphère 49

CHAPITRE VII

Splendeur et vie 53

CHAPITRE VIII

L'Astre-Dieu 63

Table des savants et ouvrages cités dans le texte 75

Table des figures 77

Chartres. – Imprimerie Ed. GARNIER.